

CULTURAL STUDIES
GENÈSE, OBJETS, TRADUCTIONS

Paroles
en réseau



Actes du colloque du vendredi 20 mars 2009

Avec

Maxime Cervulle

Éric Macé

Éric Malgret

Angela McRobble

David Morley

Érik Neveu

Geneviève Sellier

Cultural Studies

Genèse, objets, traductions

Maxime Cervulle, Jade Lindgaard, Éric Macé, Éric Maigret, Angela McRobbie, David Morley et Éric Neveu

DOI : 10.4000/books.bibpompidou.1612
Éditeur : Éditions de la Bibliothèque publique d'information
Lieu d'édition : Paris
Année d'édition : 2010
Date de mise en ligne : 7 février 2014
Collection : Paroles en réseau
EAN électronique : 9782842461799



<https://books.openedition.org>

Édition imprimée

EAN (Édition imprimée) : 9782842461287
Nombre de pages : 56

Référence électronique

CERVULLE, Maxime ; et al. *Cultural Studies : Genèse, objets, traductions*. Nouvelle édition [en ligne]. Paris : Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 2010 (généré le 15 mai 2023). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/bibpompidou/1612>>. ISBN : 9782842461799. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.bibpompidou.1612>.

Ce document a été généré automatiquement le 15 mai 2023. Il est issu d'une numérisation par reconnaissance optique de caractères.

© Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 2010
Licence OpenEdition Books

RÉSUMÉS

Né en Angleterre dans les années soixante, le courant de recherche des Cultural Studies invite à questionner la notion de culture dans toutes ses dimensions. Attentives aux cultures populaires, aux « subcultures » et à la réception des médias de masse, résolument transdisciplinaires, les Cultural Studies ont ouvert de multiples champs d'étude : genre, génération, fans, queer, postcolonialisme...

Quel que soit leur objet, elles s'attachent à mettre en évidence les enjeux de pouvoir dont la culture est porteuse. Lors de ce colloque, les interventions et débats de chercheurs français et anglais ont montré en quoi les Cultural Studies permettent d'appréhender les identités multiculturelles de nos sociétés contemporaines.

SOMMAIRE

Ouverture

Philippe Charrier

Origines et évolutions des Cultural Studies, spécificités nationales

Introduction

Christophe Evans

Généalogie des Cultural Studies

Érik Neveu

Genèse des Cultural Studies

Figures de proue des Cultural Studies modernes et arrière-plan historique

Le moment de Birmingham

Présentation de l'anthologie Cultural Studies

Éric Maigret

Stuart Hall comme point de départ des Cultural Studies

Choix de textes

Le chassé-croisé entre la France et la Grande-Bretagne : vers le matérialisme culturel ?

Études culturelles anglaises, impérialisme académique et interdisciplinarité

David Morley

Études culturelles anglaises

Impérialisme académique

L'interdisciplinarité

Débat

Animé par Christophe Evans

Les Cultural Studies et les études sur la culture contemporaine

Introduction

Jade Lindgaard

Les jeunes et la violence (symbolique) de la culture contemporaine

Angela McRobbie

Les jeunes filles

Les jeunes hommes

Cultural Studies, gender et études filmiques

Geneviève Sellier

Études féministes ou *Gender Studies* et études filmiques

Résistances des études filmiques aux *Gender Studies*

Approches « *Gender* » du cinéma

Les médiacultures et la francité

Éric Macé

Retour sur les questions de traduction

Retour sur les rapports entre la France et la Grande-Bretagne : le *backlash* et la question des différences

Un document issu des médiacultures : antistéréotypes et contre-hégémonies

Politique de l'image : les Cultural Studies et la question de la représentation, réflexion sur la « blanchité »

Maxime Cervulle

Minorités visibles et blanchité

L'hypervisibilité de l'invisible blanchité

Racisme systémique et hégémonie blanche

Débat

Animé par Jade Lindgaard

Ouverture

Philippe Charrier

- 1 Note portant sur l'auteur*
 - 2 Bonjour. Au nom du Centre Pompidou et de la Bibliothèque publique d'information, je vous souhaite la bienvenue pour cette journée d'étude consacrée aux *Cultural Studies*.
 - 3 L'idée de cette manifestation appartient à Isabelle Bastian-Dupleix. L'idée lui est venue, je crois, au cours du cycle *Des femmes et des hommes* qu'elle organisait en 2006-2008 et qui était consacré au féminisme, aux questions de filiation et de parentalité et aux questions de genre. Traditionnellement en France, ce type d'approche transversale, transdisciplinaire, ne rentre pas facilement dans nos catégories mentales ou académiques – ou peut-être devrais-je dire culturelles. En effet, ce courant de recherche est né en Angleterre dans les années soixante et a ouvert de nombreuses autres voies de recherche. C'est pourquoi nous avons demandé à des chercheurs anglais de se joindre à nous. Je les remercie tout particulièrement de leur présence, de même que les autres intervenants, bien entendu.
 - 4 Une première partie sera animée par Christophe Evans, sociologue au service Études et recherche de la Bpi. Elle sera consacrée aux origines et aux spécificités nationales des *Cultural Studies*. À partir de 18 h 30, la seconde partie s'intéressera davantage aux études sur la culture contemporaine. Elle sera animée par Jade Lindgaard, coauteur de *La France invisible*, paru aux éditions La Découverte en 2008.
-

NOTES DE FIN

*. Responsable du pôle Action culturelle et communication à la Bpi.

Origines et évolutions des *Cultural Studies*, spécificités nationales

Introduction

Christophe Evans

- 1 Note portant sur l'auteur*
- 2 Je voudrais préciser deux ou trois choses pour commencer. Contrairement aux trois personnes qui m'entourent, en plus du traducteur bien sûr, je ne suis pas un spécialiste des *Cultural Studies* à proprement parler. Cela dit, étant sociologue au service Études et recherche de la Bpi, c'est-à-dire dans un service qui consacre une grande partie de ses activités à l'analyse des pratiques de lecture, donc de réception, je peux dire que certaines problématiques sur lesquelles nous travaillons au sein du service recoupent celles des *Cultural Studies*. J'exposerai brièvement deux exemples.
- 3 Premier exemple : la question du *user turn* (le « tournant usager »), tout à fait centrale dans les *Cultural Studies*. Je crois qu'il faudra revenir d'ailleurs – je me tourne vers Éric Maigret – sur ce principe qui consiste à ne pas traduire certaines formules issues de l'anglais pour conserver leur intelligibilité, ce qui peut paraître un peu paradoxal, mais vous allez voir que c'est tout à fait sensé et qu'il ne s'agit pas d'une coquetterie. Revenons au principe du *user turn*, à savoir cette attention nouvelle accordée à l'activité créatrice des récepteurs d'œuvres culturelles au sens large (visiteurs d'exposition, spectateurs, lecteurs, pour la partie qui me concerne) ; ces récepteurs n'étant plus considérés comme de simples réceptacles passifs – on verra d'ailleurs dans quelles circonstances. Ce tournant me semble être un point de convergence important avec nos propres travaux.
- 4 Autre exemple qui sera également développé, peut-être plutôt dans la deuxième partie de cette manifestation : l'intérêt affiché, revendiqué même, par les *Cultural Studies* pour des objets « indignes », en tout cas souvent traités de haut, ignorés, voire méprisés dans certains cas par la recherche scientifique. Je pourrai prendre pour exemple, concernant justement les *Cultural Studies*, les travaux sur la réception des programmes télévisés ou sur les séries, sur la lecture de romans sentimentaux (les romances), les *Fan Studies* et ainsi de suite.
- 5 Au-delà de l'aspect apparemment trivial de ces objets, qui ne le sont pas toujours, il me paraît évident que leur étude permet de décentrer les analyses et de lutter contre ce qu'on pourrait appeler une forme de culturo-centrisme ambiant.

- 6 C'est dans cet esprit que nous avons récemment lancé et piloté à la Bpi tout un programme de recherche consacré à la réception du roman policier contemporain¹ - Érik Neveu en sait quelque chose puisqu'il a eu la charge avec Annie Collovald de réaliser cette enquête. Mais des travaux encore plus récents s'attachent également à la réception de l'ésotérisme contemporain², et nous venons de lancer une enquête sur la réception des mangas. Vous voyez donc qu'il y a des points de convergence entre la tradition des *Cultural Studies* qui sera présentée ici et un certain nombre de travaux qui, aujourd'hui, alimentent la recherche dans le domaine de la culture ou des pratiques culturelles, quelles qu'elles soient.
- 7 Enquêtes de réception, tournant usager, décentrement : ces questions, et bien d'autres encore, seront évoquées ici par trois spécialistes des *Cultural Studies*, véritables spécialistes en ce qui les concerne, que je remercie tout particulièrement de leur participation et que je vais vous présenter par ordre de passage à cette tribune :
- Pour commencer, Érik Neveu, sociologue, politologue, directeur de l'Institut d'études politiques de Rennes, coauteur avec Armand Mattelart d'une *Introduction aux Cultural Studies*³ éditée, et récemment rééditée, aux éditions La Découverte dans la fameuse collection Repères ;
 - À mes côtés, Éric Maigret, professeur de sociologie des médias à l'université Paris-III - Sorbonne nouvelle, et à Sciences Po Paris. Éric Maigret a pour sa part codirigé avec Hervé Glevarec et Éric Macé une anthologie⁴ de textes issus des *Cultural Studies* parue chez Armand Colin, que nous vous présenterons évidemment ;
 - Et pour terminer, David Morley, professeur au département Média et communications du Goldsmiths College (université de Londres). David Morley est spécialiste de la télévision, et plus particulièrement de la réception de certains programmes télévisés. Il est, entre autres, connu pour ses travaux sur la réception de l'émission *Nationwide*. À ce sujet, il est l'auteur d'un ouvrage parmi de nombreux autres, intitulé *The Nationwide Audience*⁵ et publié au British Film Institute.

NOTES

1. COLLOVALD, Annie, NEVEU, Érik, *Lire le noir. Enquête sur les lecteurs de récits policiers*, Paris, Éditions de la Bpi, 2004.
2. LAGRANGE, Pierre, VOISENAT, Claudie, *L'Ésotérisme contemporain et ses lecteurs. Entre savoirs, croyances et fictions*, Paris, Éditions de la Bpi, 2005.
3. MATTELART, Armand, NEVEU, Érik, *Introduction aux Cultural Studies*, Paris, La Découverte, 2008.
4. GLEVAREC, Hervé, MACÉ, Éric, MAIGRET, Éric (éd.), *Cultural Studies. Anthologie*, Paris, Armand Colin, 2008.
5. MORLEY, David, *The Nationwide Audience : Structure and Decoding*, Londres, British Film Institute, 1980.

NOTES DE FIN

*. Sociologue à la Bpi.

Généalogie des *Cultural Studies*

Érik Neveu

- 1 Note portant sur l'auteur*
- 2 Essayer de reconstituer en quinze minutes la généalogie des *Cultural Studies*, c'est un peu « mission impossible »¹, je vais donc me contenter de trois séries de coups de projecteur :
 - Je voudrais donner un aperçu historique pour montrer que cette tradition a des racines relativement profondes dans les débats intellectuels britanniques, ce qui me paraît important à souligner ;
 - Dans un deuxième temps, j'essaierai de faire les croquis plus que les portraits de quatre personnages-clés à l'origine de ces études et de donner un certain nombre de repères sur le contexte qui permet la production de leurs œuvres ;
 - Je conclurai dans un troisième temps, non pas sur la fin de cette généalogie, parce qu'il n'y a pas de fin, mais sur le moment d'épanouissement et de floraison produit par l'institution du *Centre for Contemporary Cultural Studies* à Birmingham au milieu des années soixante.

Genèse des *Cultural Studies*

- 3 Si je commence par un coup de projecteur sur les racines ou la généalogie, on peut dire simplement que l'arrière-plan historique de ce qui va obtenir le label « *Cultural Studies* » remonte au XIX^e siècle. Comme tout le monde le sait, la société britannique a connu les effets de la révolution industrielle de manière beaucoup plus précoce et impétueuse que les sociétés continentales. Elle connaît donc aussi une série de débats qui portent sur les enjeux de la culture. En soi, ce n'est pas singulier à la Grande-Bretagne : il suffit de penser aux *Illusions perdues* de Balzac ou au débat, de Guizot à Ferry, sur le rôle de l'École. Ce qui est singulier à la Grande-Bretagne, c'est à la fois :
 - La précocité et l'ampleur de la révolution industrielle ;
 - Les effets sur un brouillage des identités et des frontières de morphologie sociale ;
 - Le fait que cela se passe dans un pays dont l'empire colonial est particulièrement important.
- 4 On trouve ainsi, tout au long du XIX^e siècle et au-delà, chez toute une série de producteurs culturels (qui peuvent être des universitaires, des artistes, des écrivains),

une interrogation autour de ce qui serait l'inculture ou la mauvaise culture des nouvelles élites bourgeoises ; inculture aussi associée au monde ouvrier naissant. Corrélativement, on trouve toute une série de propositions et de prescriptions, parfaitement contradictoires à certains égards, mais qui ont en commun de souligner que la culture – au sens de ce qu'apportent l'École, la presse, la littérature – est un vecteur privilégié de modelage, d'orthopédie sociale, pour combattre ce qui serait tantôt l'esprit béotien et utilitariste du monde industriel, tantôt la privation culturelle associée aux classes populaires ; ces propositions et prescriptions visant à produire de la meilleure culture, de l'identité nationale, etc.

- 5 Ces débats peuvent emprunter à une veine romantique avec Thomas Carlyle², à une réflexion sur le rôle socialisateur d'une École publique avec quelqu'un comme Matthew Arnold³, ou encore ont une dimension utopique et progressiste avec William Morris⁴. Si l'on se propulse au xx^e siècle, on peut aussi évoquer les Leavis⁵, avec leur revue *Scrutiny* qui veut mobiliser la grande culture anglaise contre l'action jugée crétinisante des médias de masse et de la publicité.
- 6 Mais les traits communs à ces débats et à ces prises de parole, par ailleurs très hétérogènes, sont, de mon point de vue :
 - La précocité et la permanence d'un débat sur ce que les productions culturelles peuvent faire ou défaire dans une société travaillée par la révolution industrielle et tout un ensemble de bouleversement ;
 - Une sensibilité à la question de la responsabilité et du pouvoir des intellectuels dans la production de ces biens culturels ;
 - Des contradictions, c'est-à-dire que ces dénonciations des effets de l'industrialisme ont un côté régressif (il y a le mythe de l'âge d'or d'une communauté qui aurait été unie, les variantes d'un aristocratie intellectuelle détenteur du beau et du vrai contre la culture de masse, une vision du populaire comme classe-objet qui subit, qui avale, non porteuse d'une culture digne de ce nom), mais qu'il y a aussi des facettes qu'on pourrait dire progressistes, ainsi chez Morris.

Figures de proue des Cultural Studies modernes et arrière-plan historique

- 7 Je pense qu'il était important de rappeler ce legs pour ne pas faire surgir *ex nihilo* les *Cultural Studies* modernes. Si l'on se propulse d'un seul coup dans les années de l'après Seconde Guerre mondiale et plus précisément dans les années cinquante, malgré le raccourci que cela représente, on peut faire apparaître quatre personnages qui vont jouer un rôle décisif dans l'émergence des *Cultural Studies*.
- 8 D'abord Richard Hoggart⁶, avec en particulier – mais ce n'est pas le seul livre qu'il ait écrit – *La Culture du pauvre*⁷ qui paraît en 1957, le titre original étant *The Uses of Literacy*, ce qui est un peu différent. Hoggart aurait d'ailleurs voulu l'appeler : *The Misuses of Literacy*. Ce livre combine une auto-ethnographie (puisque Hoggart est issu du monde ouvrier), une analyse inspirée par les techniques de critique littéraires, des éléments de sociologie de la culture qui restituent avec une justesse tout à fait admirable – c'est-
- 9 à-dire sans populisme ouvriériste ni misérabilisme larmoyant – ce qu'est la culture au quotidien des classes ouvrières britanniques dans les années vingt et trente, et enfin une réflexion plus actuelle sur les années cinquante.

- 10 On peut trouver dans cette lecture, si l'on cherche, des traces de l'aristocratie que j'évoquais. Mais il me semble plus important de dire que c'est l'un des premiers textes qui contiennent une réflexion critique sur les conditions de réception, et en particulier qui avance l'idée que les classes populaires ne sont pas des récepteurs passifs, avec la fameuse notion qui a été rendue en français par le label « consommation nonchalante ». Il y a aussi dans ces travaux un geste fondateur qui consiste à basculer un certain nombre de techniques d'analyses littéraires, qui avaient été valorisées par *Scrutiny* et les Leavis, vers des objets culturels illégitimes : les romans-photos, les comics, la presse *tabloid*. Il y a là une vraie novation de la posture.
- 11 Deuxième personnage : Edward Thompson, un historien dont on connaît essentiellement en France, parce que cela a été traduit, *La Formation de la classe ouvrière anglaise*⁸. C'est un enseignant – et ce n'est pas un détail anecdotique – qui était investi dans les institutions de formation permanente des ouvriers, ce qui l'a mis directement au contact des milieux populaires et dans des logiques de collecte d'histoires orales.
- 12 Ce qu'apporte Thompson, c'est une approche de l'histoire vue du bas, à partir de l'expérience des catégories populaires, c'est une posture qui consiste à redonner dignité aux moments et aux pratiques ordinaires populaires, à refuser de penser la vie et la culture des pauvres comme une pauvre culture, et à questionner toutes sortes de formes visibles mais inaperçues de résistance à l'ordre social, comme le braconnage. Je pense à un superbe livre extrêmement éclairant, qui n'est pas traduit et s'appelle *Whigs and Hunters*⁹, sur les pratiques de braconnage et de vol de bois.
- 13 Troisième personnage : Raymond Williams, un universitaire qui, comme Hoggart, est d'origine populaire. Lui questionnera la généalogie du concept de culture. Il sera l'un des premiers à s'intéresser à la télévision – on trouve encore dans les librairies et les bibliothèques anglaises un classique qui s'appelle simplement *Television*¹⁰ dont il est l'auteur – et contribuera à une exploration de la culture de masse, en particulier en questionnant l'effet des systèmes d'éducation et de communication sur le changement social.
- 14 Le dernier enfin : Stuart Hall qui, lui, est d'origine jamaïcaine et un peu plus jeune de génération. Il contribue aux mêmes problématiques : il commence par des travaux sur le jazz ou sur la publicité. Mais Hall, pour-rail-on dire, produit plutôt des textes qui se donnent comme supports de débats théoriques que des monographies.
- 15 C'est quelqu'un dont l'esprit est probablement plus théoricien (les mauvais esprits diront « théoricien ») et qui a aussi des qualités extraordinaires d'entrepreneur, de constructeur de réseaux intellectuels, de constructeur de ponts entre le monde académique et d'autres univers sociaux, et qui jouera durablement un rôle stratégique dans l'inspiration intellectuelle et la structuration de ce courant.
- 16 Ces quatre fondateurs sont assez différents, mais ils ont en commun un regard débarrassé du légitimisme sur les pratiques culturelles et notamment sur les classes populaires, et le dessein de regarder le social par en bas et de questionner le rôle de la culture et des médias, soit dans la maintenance, soit dans l'ébranlement de l'hégémonie et des rapports de pouvoirs, essayant pour ce faire de sortir de ce qu'on pourra appeler en français « un marxisme vulgaire ».

- 17 Je n'ai pas le temps de détailler le contexte, je vais donc me contenter de poser assez brutalement quelques balises. À propos des auteurs, il faudrait être attentif aux faits suivants :
- Deux auteurs sur les quatre que j'évoque ici sont ce qu'on pourrait appeler des miraculés scolaires, c'est-à-dire des gens d'origine populaire qui, statistiquement, avaient très peu de chances de devenir universitaires ;
 - Leurs familles ont généralement en commun une expérience de la mobilité internationale et du cosmopolitisme. Il faudrait encore replacer leurs travaux dans le contexte de l'époque :
 - En 1956, c'est non seulement le fameux rapport Khrouchtchev, mais aussi l'épisode de Suez, qui joue un rôle décisif dans les prises de distance par rapport au *Labour Party* dans la structuration d'une nouvelle gauche en Grande-Bretagne, *Labour Party* dont font partie beaucoup de ces auteurs ;
 - C'est aussi une période de très grande créativité critique dans les arts en Grande-Bretagne : on peut penser en littérature à ceux qu'on a appelé les *Angry Young Men*¹¹, avec des auteurs comme Allan Sillitoe, John Osborne, Kingsley Amis ;
 - C'est encore le début d'une époque de très forte mobilité sociale ascendante pour un certain nombre des premières générations des *baby-boomers*, ce qui n'est pas pour rien dans toute une série d'ébranlements.
- 18 Et puis il faudrait aborder (mais je n'ai pas le temps de le faire, on pourra en parler plus tard) des questions qui tiennent à la structuration du monde académique en Grande-Bretagne. La création des *Polytechnics*¹² et d'universités nouvelles (Warwick) puis de l'*Open University*¹³ va donner à ces personnages un certain nombre d'espaces marginaux où développer leur influence. Et le fait que les disciplines ne soient pas structurées comme en France et que, par exemple, la sociologie britannique des années cinquante et soixante se moque éperdument des questions de culture, crée une friche disciplinaire qui n'existe pas en France à la même époque.

Le moment de Birmingham

- 19 J'en viens à mon troisième point : le moment de Birmingham. Sans participer à l'idée qu'il y aurait eu un âge d'or, on peut dire que, à partir de 1964 et jusqu'en 1980, une phase de créativité tout à fait exceptionnelle se noue autour du centre créé à Birmingham par Hoggart et très rapidement piloté par Stuart Hall. C'est là qu'éclot une génération de chercheurs dont font partie nos invités, et qui donne aux *Cultural Studies* son impulsion décisive et une partie de sa créativité. Toujours trop vite, malheureusement, je voudrais m'arrêter sur trois séries de repères.
- 20 Tout d'abord, les impulsions initiales, en particulier les réflexions sur les sociabilités et sur les cultures populaires initiées par des gens comme Thompson, Hoggart ou Williams, sont prolongées et développées avec une volonté d'actualisation. Par exemple, comment les bouleversements dans l'urbanisme – ainsi de la construction d'immeubles collectifs qui disloquent des parties entières de l'*East End* londonien – modifient-ils la sociabilité ouvrière ? Dans ces problématiques sur les sociabilités et cultures populaires, on voit aussi apparaître la question du passage de témoin entre générations, et donc des interrogations inédites sur certains styles de vie, sur certains modes d'invention ou de réinterprétation de l'identité, ou encore sur le déni d'identité ouvrière par les jeunes générations. À ce sujet, on peut penser à des gens comme Dick Hebdige ou Paul Willis, qui introduisent des méthodes moins pratiquées

antérieurement : des méthodes d'inspiration ethnographiques. Cela donne un certain nombre de textes magnifiques ; je pense à des textes de Willis ou de Hebdige où l'on sent une grande empathie, une grande proximité, mais pas au point de tomber complètement amoureux de son terrain – ce qui donne des choses extrêmement productives.

- 21 Deuxième élément dans ce qui caractériserait cette époque de Birmingham : si je voulais employer une métaphore, je prendrais celle de la tache d'huile, c'est-à-dire que les définitions du culturel ou les objets culturels pris en compte vont s'étendre. Même si ce n'est pas central, on peut citer un certain nombre de travaux sur la question de l'École. Willis écrit, après mais pas sans lien avec ce que font Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, un livre remarquable où il s'interroge sur la façon dont le rapport des enfants d'ouvriers à l'institution scolaire leur garantit pratiquement de retrouver les mêmes métiers que leurs pères¹⁴. Ce qui est décisif aussi, c'est l'ouverture de la gamme des biens culturels pris en compte. Pour ne donner que des exemples : la publicité, les musiques de rock, les médias audiovisuels. C'est dans ce contexte que David Morley et Charlotte Brunson¹⁵ vérifient par des travaux pratiques l'hypothèse de Hall sur la pluralité des modes de réception d'un même programme en fonction des propriétés sociales, culturelles et générationnelles des récepteurs.
- 22 Enfin, à partir des années soixante-dix, la catégorie du genre, le paramètre masculin/féminin, prend une importance qu'elle n'avait pas au départ. On est très frappé, quand on lit le très beau livre d'Hebdige, *Subculture*¹⁶, par le fait que dans ces univers « sous-culturels », il ne voit que des garçons, les filles n'étant là que pour la figuration. On est aussi frappé par le fait que, dans la manière dont Willis parle des *lads* des collègues, il y a une forme de complicité macho qui rétrospectivement peut sembler suspecte, même si elle s'accompagne de clairvoyance. Or, tout cela est ébranlé par la sensibilité féministe et donc par la naissance des problématiques du genre. De même, un paramètre qui était présent chez Hebdige, mais restait relativement périphérique, la question – je ne sais pas comment l'appeler – de l'ethnicité, ou *race relation*, prend de l'ampleur dans les années quatre-vingt. Il faut dire, car ce n'est pas anecdotique, que Hall est d'origine jamaïcaine et qu'il y a aussi des Britanniques noirs, comme Paul Gilroy¹⁷, dans la génération de contributeurs qui apparaît dans les années quatre-vingt.
- 23 Pour conclure brièvement, je ferai quelques ultimes remarques. Au fond, pour reprendre Passeron, on pourrait dire que ces travaux ont en commun – et il n'y a aucune connotation idéologique dans l'adjectif – de proposer une analyse idéologique ou externe de la culture. C'est-à-dire que, toujours selon Passeron, ce ne sont pas des travaux qui cherchent simplement, même s'ils y contribuent, à mettre en évidence ce que peut être la cohérence des pratiques culturelles d'une classe d'âge, d'un groupe social ou d'une intersection de ces variétés. Ils interrogent, selon Passeron, les fonctions qu'assume cette culture dans leur rapport à la domination sociale. Donc, si la culture est centrale, c'est comme point de départ d'un questionnement sur ses enjeux idéologiques et politiques : comment les classes populaires se dotent-elles de valeurs et d'univers de sens ? Quelle est l'autonomie de ces systèmes ? Quelle est leur contribution à la construction d'identités collectives, et desquelles ? Comment s'articulent des identités collectives hybrides ? Et quel rôle cela joue-t-il dans la résistance, dans l'acceptation résignée ou meurtrie de la subordination ?
- 24 Une dernière remarque : j'espère que nos interventions vous donneront envie de lire sur le sujet ce qui est traduit en français. J'espère encore plus que vous aurez envie, à

partir de ces textes, traduits ou non, d'établir des ponts avec ce que dira peut-être David Morley tout à l'heure. En effet, Armand Mattelart et moi considérons qu'il y a une « loi de Morley » : *theory travels better*. C'est-à-dire que les énoncés les plus abstraits, les plus détachés des terrains qui fondent les enquêtes et leur donnent sens, sont ceux qui voyagent bien parce qu'ils permettent de prendre des bains de bouche avec des mots en « isme » et que nous tous, intellectuels, on adore ça. Mais le bon usage des *Cultural Studies*, ce n'est pas d'importer des mots en « isme » ou des grigris théoriques ; c'est aussi de comprendre les contextes socio-historiques, ce qui fait qu'elles ont été si productives et, éventuellement, ce qui peut aussi en suggérer les limites ou les modalités d'importation raisonnables. Importer et les concepts, et les terrains, et les contextes intellectuels dans lesquels les *Cultural Studies* sont produites, je crois que c'est la seule façon de bien se les approprier.

NOTES

1. Pour en savoir plus, cf. MATTELART, Armand, NEVEU, Érik, « *Cultural Studies' Stories*. La domestication d'une pensée sauvage ? », *Réseaux* n° 80, 1996, p.11-58.
2. CARLYLE, Thomas (1795-1881). Auteur écossais, traducteur, historien de veine romantique. Contempteur de son siècle, il lui oppose la « loi naturelle » et élabore une théorie du héros.
3. ARNOLD, Matthew (1822-1888). Poète et critique anglais, il a servi l'enseignement comme inspecteur des écoles.
4. MORRIS, William (1834-1896). Peintre, rénovateur des arts décoratifs, auteur et théoricien. Son parti pris esthétique d'un art pour tous allait de pair avec un engagement politique dans le mouvement socialiste anglais.
5. LEAVIS, Frank Raymond (1895-1977). Critique littéraire britannique, il prend parmi ses cibles la portée « abrutissante » de la publicité et de la grande presse. Fondateur de la revue littéraire *Scrutiny* (1932-1953), il y défendra des positions élitistes souvent très conservatrices ; mais par la rigueur et la qualité de ses relectures et critiques, la revue va aussi armer une génération intellectuelle qui ne suivra pas toujours les tropismes idéologiques de son fondateur.
6. GRIGNON, Claude, HOGGART, Richard, PASSERON, Jean-Claude, PEDLER, Emmanuel, RIGBY, Brian, *Richard Hoggart en France*, Paris, Éditions de la Bpi, 1999.
7. HOGGART, Richard, *La Culture du pauvre. Étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, traduit par GARCIA, Françoise, GARCIA, Jean-Claude et PASSERON, Jean-Claude, Paris, Éditions de Minuit, 1970.
8. THOMPSON, Edward Palmer, *La Formation de la classe ouvrière anglaise*, traduit par DAUVÉ, Gilles, GOLASZEWSKI, Mireille et THIBAUT, Marie-Noëlle, Paris, Hautes Études/Gallimard/Le Seuil, 1988.
9. THOMPSON, Edward Palmer, *Whigs and Hunters : The Origin of the Black Act*, Londres, Allen Lane, 1975.
10. WILLIAMS, Raymond, *Television : Technology and Cultural form*, Londres, Collins, 1974.
11. On a appelé *Angry Young Men* (« jeunes gens en colère ») un petit groupe d'écrivains qui, au milieu des années cinquante, ont exprimé le malaise social qui touchait l'Angleterre contemporaine. Parmi eux, OSBORNE, John (1929-1994) avec *Look back in Anger* (1956) traduit par

La Paix du dimanche, AMIS, Kingsley (1922-1995) avec *Lucky Jim* (1954) et SILLITOE, Allan (1928- ...) avec *Saturday Night and Sunday Morning* (1958).

12. En Grande-Bretagne, jusqu'en 1993, ces établissements d'enseignement supérieur n'avaient pas le statut d'universités. Les Polytechnics équivalent aujourd'hui aux Instituts universitaires techniques français.

13. Née dans les années soixante, l'*Open University* (« l'université ouverte ») est la première Université à distance.

14. WILLIS, Paul, *Learning to Labour. How Working Class Kids Get Working Class Jobs*. Farnborough, Hants Saxon House, 1977, New York, Columbia University Press, 1981.

15. BRUNSDON, Charlotte. Professeur d'études filmiques et télévisuelles à l'université de Warwick.

16. HEBDIGE, Dick, *Sous-culture. Le sens du style*, traduit par SAINT-UPÉRY, Marc, Paris, Éditions Zones, 2008.

17. GILROY, Paul. Professeur de sociologie à la *London School of Economics*.

NOTES DE FIN

*. Professeur de sciences politiques à l'Institut d'études politiques de Rennes.

Présentation de l'anthologie Cultural Studies

Éric Maigret

- 1 Note portant sur l'auteur*
- 2 Je vais évoquer les raisons qui nous ont poussés à traduire des textes fondamentaux des *Cultural Studies* au sein de cette anthologie¹, Hervé Glevarec, Éric Macé et moi-même ; et envisager ce que peut être la place des *Cultural Studies* au sein de la recherche en général et en France en particulier.
- 3 Ce qui nous a motivés pour ces traductions, c'était de rendre disponibles des textes. Certains ont déjà été traduits dans des revues ou dans des ouvrages, bien sûr, mais peu systématiquement. On peut toutefois saluer les traductions des textes de Hall effectuées récemment sous la direction de Maxime Cervulle chez Amsterdam². Mais de nombreux textes restaient difficiles d'accès, et nous avons essayé de les regrouper dans une anthologie. Ce sont des textes théoriques, mais aussi des terrains.
- 4 On oublie beaucoup que les *Cultural Studies* représentent un océan de publications, en Grande-Bretagne, aux États-Unis, en Asie, dans les pays d'Europe du Nord et ailleurs. Un océan de publications, et surtout de publications empiriques, évidemment articulées à des modèles théoriques dont on n'a pas toujours idée de la diversité.

Stuart Hall comme point de départ des Cultural Studies

- 5 Dans cet ouvrage, nous avons adopté une définition extrêmement extensive des *Cultural Studies*, même si l'on a souhaité revenir à ses racines. On ne commence ni par Hoggart ni par la préhistoire du mouvement universitaire qu'a évoquée Érik Neveu. On commence par Hall. Pourquoi ? Parce que Hall, c'est effectivement le théoricien – il ne sera pas le seul, bien sûr –, mais aussi l'organisateur du centre qui va permettre que monte en puissance à Birmingham, au sein des *polytechnics*, ce qui d'une certaine façon deviendra aussi un mouvement culturel. Nous commençons donc par Hall. On passe en

revue le travail effectué par Hall sur la question du marxisme et sur la question de la réception et de la production dans le champ médiatique.

- 6 Puis la progression est chronologique et thématique. On aborde la question spécifique des récepteurs avec le travail de David Morley, le travail sur les subcultures - nous avons décidé de ne pas traduire le mot *subculture* pour éviter l'étiquette péjorative de « sous-culture », concept qui renvoie en France à une espèce de bas-fond culturel, alors que dans *subculture*, il y a plutôt l'idée que fonctionnent avec une autonomie relative des groupes qui font sens à partir de pratiques, ces pratiques pouvant être chargées de force politique. Viennent ensuite la question de la réception ou de la constitution de communautés de réception, notamment autour des pratiques de fans, et la question de l'impact des *Gender Studies* au sein des *Cultural Studies*. Nous poursuivons jusqu'aux questionnements récents sur les industries culturelles (les grands oubliés de la recherche des *Cultural Studies* dans les années soixante et soixante-dix) avec un texte de David Hesmondhalgh, et proposons enfin quelques textes sur la question des *queers*, des *Queer Studies*, des *Postcolonial Studies*, dont Hall a justement été l'un des propagateurs, voire l'un des fondateurs.
- 7 J'ai dit que nous avons une définition extensive des *Cultural Studies*. Qu'est-ce que j'entends par là ? Je crois que les *Cultural Studies* représentent une nébuleuse théorique, mais qu'elle a été unifiée, au moins pendant un certain temps, dans les années soixante-dix et quatre-vingt, par les textes de Hall, par un travail sur le matérialisme historique - donc sur le marxisme classique. Hall a toujours dit qu'il s'inspirait du marxisme mais qu'il le tenait à distance, qu'il le travaillait, qu'il le critiquait, qu'il voulait le propager mais qu'il allait aussi interrompre une certaine forme de matérialisme historique. En fait, Hall va clairement verser dans ce qu'on appelle (pardon pour les « isme ») le « gramscisme »³, et aussi dans la vision dialogique inspirée de la linguistique de Mikhaïl Bakhtine, c'est-à-dire qu'il va fournir un modèle très complexe de ce que peut être la relation des individus et des groupes avec leurs pratiques médiatiques, sociales et culturelles en général.
- 8 Dès lors, le nexus des *Cultural Studies* sera le lien, l'intrication entre pouvoir et culture. Faire quelque chose sur un plan, pouvoir ou culture, a un impact ou un sens sur l'autre plan aussi. Produire du sens, c'est produire du pouvoir. Être dans le pouvoir, c'est produire de la culture : au sens de Max Weber, un cosmos de rapports dotés de sens. Et le problème est de comprendre ce qui s'agence - plus tard, les théories foucaaldiennes vont également servir à analyser l'intrication entre ces plans. Ainsi, Hall met en retrait la vision classique du marxisme, qui avait tendance à considérer la superstructure culturelle comme quelque chose de superficiel et qui jugeait que ce qui fonctionne vraiment, c'est l'infrastructure, le *deep*, le profond, qui détermine tout ce qui se produit par ailleurs. Hall nuance cela et nous explique que la culture s'émancipe, s'autonomise relativement du champ économique-social. Ce qui veut dire que, tous autant que nous sommes, nos pratiques ne peuvent se réduire à notre insertion dans la structure socioéconomique.
- 9 Ce faisant, il me semble que Hall ouvre la porte à ce que Weber appelait une « science de la culture ». Il est donc ancré dans la tradition des sciences humaines qui, au début du XX^e siècle, essayaient de se dégager du naturalisme. Hall représente donc une avancée dans cette science de la culture. Évidemment, on peut dire que, par la suite, au sein des *Cultural Studies*, il y aura des mouvements plutôt culturalistes, c'est-à-dire à l'inverse même du matérialisme historique ; mais, au fond, c'est un peu la même chose :

cela aboutit à une forme intenable d'épistémologie. En tout cas, selon moi, l'essentiel du travail des *Cultural Studies* n'est pas ce culturalisme, ni empiriquement ni théoriquement ; c'est une vision assez compréhensive des rapports sociaux, des rapports de pouvoir, qui s'intéresse au sens.

- 10 De plus, Hall s'éloigne de la figure de l'intellectuel – qu'il est par ailleurs – que représentaient, depuis Lénine et à travers diverses métamorphoses, des auteurs très éloignés les uns des autres, en passant par Theodor Adorno et jusqu'à Pierre Bourdieu, la figure même de l'élitisme et de l'autocratie dans le champ intellectuel puisqu'elle se veut émancipatrice.
- 11 Hall ne reprend pas ce modèle. Il choisit plutôt un modèle dit « organique », dans lequel l'intellectuel lutte parmi d'autres pour établir un monde commun, sans être surplombant. Sa vision repose, au départ, sur un certain ouvriérisme hérité, je crois, de Hoggart, et partagé par la plupart des auteurs des *Cultural Studies* du début des années soixante-dix ; et puis petit à petit, il se tourne vers les marges. Et les marges, qu'est-ce que c'est ? C'est tout ce qui surgit quand on ouvre l'espace entre domination vécue et production idéologique. C'est cette intrication entre sens et pouvoir pour les minorités, pour tous ceux qui se constituent en contre-pouvoir, en contre-hégémonie – avec des degrés de sens et de forme très variés, qui font qu'une contre-hégémonie ne s'affirme pas nécessairement comme telle. Les marges, ce sont donc les minorités, les contre-pouvoirs, les colonisés et postcolonisés, les identités « genrées », les femmes, puis les identités de sexes, jusqu'aux mouvements les plus déconstructionnistes que sont les mouvements *queer* aujourd'hui.
- 12 En traçant à coups de hache une trajectoire dans laquelle beaucoup d'auteurs des *Cultural Studies* ne se reconnaîtraient pas forcément, j'essaie d'expliquer que les *Cultural Studies* trouvent leur unité dans ce regard sur le lien entre pouvoir et culture, et surtout par la projection dans un constructivisme généralisé, cette idée qu'il faut tenir à distance le positivisme – Érik l'a évoqué tout à l'heure – si puissant dans le champ anglo-saxon, pour lequel les identités, les positions sociales et les pouvoirs sont totalement rigides et totalement « amalgamables ». Rejetons donc ce positivisme : c'est un peu le programme qui s'ouvre avec Hall, et ce jusqu'aux travaux de Judith Butler, qui entretient des rapports très complexes, contradictoires, parfois violents, avec les auteurs des *Cultural Studies*, mais qui d'une certaine façon hérite de leur parcours, donne lieu à un « mouvement culturel » et permet d'aller plus loin dans le constructivisme et la déconstruction au sens de Jacques Derrida.

Choix de textes

- 13 Dans notre ouvrage, nous avons mis des textes théoriques de Hall parce qu'il a joué un rôle de producteur de concepts (par des articles généralement, et non par des ouvrages complets), sur lesquels il revient sans cesse. C'est justement la nouvelle figure de l'intellectuel que de ne plus considérer que le modèle est clos et définitif. C'est quelque chose qu'il peut partager avec Jürgen Habermas, à ceci près que Habermas donne toujours l'illusion de changer de modèle alors qu'en définitive, il ne change pas son modèle de fond, celui d'espace public classique.
- 14 Nous avons donc mis des textes théoriques de Hall, mais aussi des textes empiriques : c'est notamment toute la partie sur les subcultures. Il y a quelques textes où l'on débat du modèle utilisé par David Morley dans *Nationwide*. Il est assez significatif que le texte

qui était disponible en France, publié dans *Hermès*, était un texte de retour sur *Nationwide*, où l'on débattait de son impact dans le champ mondial, anglo-saxon en particulier, entre sociologues (James Curran) et spécialistes des *Cultural Studies*. Nous avons souhaité mettre le texte original, pas en entier malheureusement, mais au moins un chapitre du livre qui permette à chacun de s'y confronter, de discuter puis de se faire un avis.

- 15 Et puis nous avons mis des textes américains de John Fiske et Henry Jenkins, longtemps considérés, à l'aune d'une certaine pureté produite dans le champ anglais, comme déviations dangereuses des *Cultural Studies*. En réalité, Fiske et Jenkins, au-delà du fait qu'ils sont pétris d'un certain culturalisme, sont parmi les premiers à produire un regard sur les cultures de fans, notamment sur les cultures de milieux intermédiaires blancs, parfois caractérisés par leur genrisation. Ils sont les premiers à porter un regard quasi ethnographique sur l'univers des napperons sur les téléviseurs, sur la culture de la vie quotidienne autour de la télévision... mais pas dans les milieux ouvriers.
- 16 Je rappelle que, dans le livre de Hoggart, *La Culture du pauvre*⁴, la télévision faisait une apparition étrange : en 1957, elle était encore peu développée en Grande-Bretagne, mais elle était rejetée par Hoggart comme une menace à l'égard de la « vraie » culture populaire, que lui était en train de décrire, et qui se trouvait en osmose intéressante avec les médias populaires de l'époque (la presse *tabloïd*, la presse à sensation, mais aussi les romans « à l'eau de rose »). Chez Hoggart, il y avait donc un double mouvement de valorisation du récepteur et de la culture du récepteur, tout en tenant à distance la télévision nouveau-née. Il a fallu attendre les années soixante-dix pour qu'on se « décoince » sur la question de la télévision et qu'on se « décoince » sur ces publics jugés « bizarres », les publics « tout petits-bourgeois » (c'est le vocabulaire de l'époque, que je ne cautionne pas forcément) fans de télévision (de séries comme *Star Trek* par exemple).
- 17 Le programme des *Cultural Studies* aujourd'hui me semble ouvert. C'est une nébuleuse. Dans le livre, nous nous sommes amusés à faire un tableau totalement injuste et partiel des courants des *Cultural Studies*, des années 1960-1970 à nos jours. Et l'on voit qu'aujourd'hui, les études transgenres, les *Transgender Studies*, cherchent à dépasser sur leur gauche les constructivistes *queer*. Il y a encore tous les travaux sur Internet, sur les *games*, les jeux vidéo, et tout le travail de Hall, passé aux *Visual Studies*, qui est un travail de fond sur la question des images dans les sociétés occidentales et au-delà.

Le chassé-croisé entre la France et la Grande-Bretagne : vers le matérialisme culturel ?

- 18 Un dernier point : je pense qu'il y a un chassé-croisé entre la France et la Grande-Bretagne sur la question de la déconstruction et sur la question politique. À force de déconstruction, à force de chercher la valorisation et la compréhension des minorités ethnoraciales, des genres, etc., on a peut-être eu tendance, en Grande-Bretagne, aux États-Unis et ailleurs, à minorer la question de l'insertion socio-économique. Même si en Grande-Bretagne, où l'on sort de vingt ans de néolibéralisme (ou bien où l'on y reste), la question de la classe sociale est revenue au goût du jour depuis un certain temps, et que beaucoup de membres des *Cultural Studies* ont souhaité revenir à une vision des influences et du pouvoir plus orientée par les classes sociales. Au contraire, pendant ce temps, en France, nous n'en sommes qu'à nous émanciper des modèles de

marxisme classiques qui avaient plutôt tendance à nous enfermer dans l'idée d'une stabilité absolue des identités et des classes sociales. Ce chassé-croisé est surprenant parce qu'on ne se tourne pas vers les mêmes auteurs au même moment. En Grande-Bretagne, on va se tourner vers Bourdieu par exemple, alors qu'en France, on essaie de s'émanciper de cette sociologie assez matérialiste qui ne nous permet pas de comprendre les tournants culturels contemporains.

- 19 Je pense que les *misunderstandings*, les incompréhensions qui surviennent parfois entre auteurs des deux côtés de l'Atlantique, ou avec les États-Unis, sont un peu liées à cela. Aujourd'hui, certains auteurs essaient de trouver la pierre philosophale, c'est-à-dire la synthèse entre ces deux formes de réflexion sur les univers sociaux. On appelle cela « le matérialisme culturel ». Le problème, c'est que cela reste un programme plus qu'une réalité ancrée dans les méthodologies et dans les théories. Ce sera peut-être l'objet de prochains textes à traduire dans cette collection.

NOTES

1. GLEVAREC, Hervé, MACÉ, Éric, MAIGRET, Éric (éd.), *Cultural Studies. Anthologie*, Paris, Armand Colin, 2008.
 2. HALL, Stuart, *Identité et cultures. Politiques des Cultural Studies*, édition établie par CERVILLE, Maxime, Paris, Éditions Amsterdam, 2007.
 3. GRAMSCI, Antonio (1891-1937). Secrétaire du Parti communiste italien, il est surtout connu pour ses écrits de prison où il explique l'absence de révolution mondiale et la permanence du capitalisme par le consentement du prolétariat à l'« hégémonie culturelle » bourgeoise. Le « gramscisme » est une pensée composite qui s'est progressivement substituée à la pensée de Gramsci.
 4. HOGGART, Richard, *La Culture du pauvre. Étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, traduit par GARCIA, Françoise, GARCIA, Jean-Claude et PASSERON, Jean-Claude, Paris, Éditions de Minuit, 1970.
-

NOTES DE FIN

- *. Professeur de sociologie des médias et études culturelles à l'université Paris-III – Sorbonne nouvelle.

Études culturelles anglaises, impérialisme académique et interdisciplinarité

David Morley

- 1 Note portant sur l'auteur¹
- 2 Je m'excuse, mais mon français est terrible. Je parlerai donc en anglais. Je suis désolé, mais c'est nécessaire. Aujourd'hui, je ne vais pas parler de public comme je l'ai fait il y a quelques années, mais des études culturelles de manière plus générale. Le titre de la conférence que j'ai préparée est, je le concède, un peu compliqué : *Études culturelles anglaises, impérialisme académique, interdisciplinarité, théorie appliquée et mauvais usages de l'abstraction.*

Études culturelles anglaises

- 3 Je parle bien d'études culturelles anglaises, et non britanniques, parce qu'à l'origine, ces études étaient très anglaises, et ce de deux manières :
 - D'abord, elles étaient anglaises par leur ancrage dans une certaine tradition intellectuelle des études empiriques (j'en parlerai plus longuement à propos de l'engagement des études culturelles envers la théorie appliquée et à propos de leur usage caractéristique de l'abstraction théorique) ;
 - Deuxièmement, elles ont été façonnées par leur origine anglaise du fait des sujets étudiés, qui ont été conceptualisés dans les conditions spécifiques de l'Angleterre et de son État-nation dans la période spécifique des années soixante et soixante-dix.
- 4 À mon avis, ces deux préoccupations doivent être traitées de façon différente.
- 5 Concernant la première question, l'engagement spécifique des études culturelles envers l'étude empirique et la théorie appliquée, c'est le rejet des modèles abstraits généralistes. C'est ce qui définit les études culturelles et les distingue d'autres approches, tout comme leur engagement pluridisciplinaire, dont je parlerai de manière

plus détaillée un peu plus tard. C'est donc à cet engagement que je m'accroche, par principe.

- 6 La seconde question doit être abordée de manière résolument différente. Sur ce point, nous devons examiner les façons dont les modèles originaires des études culturelles anglaises doivent être transposés et traduits, parce que le modèle créé pour l'analyse de la culture anglaise dans les années soixante se voit de plus en plus exporté vers d'autres horizons et à d'autres époques. Pour le dire simplement, la question qui se pose à nous est : comment ce qu'ont pu écrire Richard Hoggart et Raymond Williams sur l'expérience adulte des ouvriers blancs anglais de l'après-guerre saurait-il s'appliquer à un individu sud-coréen de nos jours ?
- 7 Les études culturelles ont d'abord été développées à une époque où le cadre national de la vie sociale et culturelle était beaucoup plus stable. À l'âge de la globalisation et du transnationalisme, nous devons certainement redéfinir ces cadres analytiques. Si l'État-nation (sous la forme où certains la conçoivent) n'a pas encore disparu, un cadre national, et simplement national, est largement insuffisant pour répondre aux défis analytiques de notre temps. De plus, pour passer de la dimension historique à la dimension géographique, nous devons prendre en compte le fait que, ces trente dernières années, des formes d'études culturelles originaires développées en Grande-Bretagne ont été massivement exportées partout dans les territoires de langue anglaise, et à présent, à l'extérieur de ces territoires, dans beaucoup d'autres endroits du monde, de Paris à Pékin.

Impérialisme académique

- 8 Je souhaite maintenant aborder la question de l'impérialisme académique. Les racines de l'impérialisme remontent très profondément et se manifestent au moment même où je vous parle : comme beaucoup de mes compatriotes, je suis monoglotte et ne peux m'adresser à vous que par le truchement d'un traducteur. Cela témoigne de privilèges historiques de l'impérialisme qui m'ont permis, à moi et à d'autres compatriotes, de rester monoglottes, parce que nous n'avons pas été obligés, comme d'autres l'ont été, d'apprendre des langues étrangères pour survivre. Bien sûr, l'anglais n'est plus la langue dominante partout dans le monde. C'est une langue parlée dans une proportion encore importante, mais qui diminue dans les chiffres de la population mondiale. Et comme le disait Stuart Hall, l'anglais paie le prix fort pour son hégémonie, qui se poursuit de nos jours, en ce qu'il est parlé sous beaucoup de formes hybrides, et mêmes brisées, dans différentes parties du monde. Je pense à l'anglais combiné au hindi, au chinois, à l'espagnol, et ainsi de suite.
- 9 La diffusion de ce qui était initialement le phénomène anglais des études culturelles correspond aux ramifications de l'ancien Empire, puisqu'elles se sont diffusées du Royaume-Uni vers l'Australie, vers le Canada, et un peu plus tard vers l'ancienne colonie américaine. Ensuite, en beaucoup d'endroits, les études culturelles se sont développées de manière bien différente de leurs origines de Birmingham.
- 10 En me référant aux origines, je ne tends pas vers la géographisation ou vers une sanctification non critique de certaines formes spécifiques d'analyses développées en un endroit précis, à une époque précise. Je tends même vers la direction opposée, car je me préoccupe à présent de cette question : comment développer de nouvelles formes d'études culturelles applicables à de nouveaux endroits et à une nouvelle époque ?

Pourtant, je pense que pour transcender le particularisme, nous devons d'abord le prendre en compte directement.

- 11 Ayant grandi à Birmingham, je peux vous dire que, dans les années soixante, c'était décidément une ville anglaise, et non simplement britannique, parce que dans leur conception initiale, les études culturelles à Birmingham accordaient une attention vraiment négligeable aux questions liées à l'Empire. À cet égard, je pourrai vous rappeler ce qu'observait un des personnages de Salman Rushdie, à savoir que le problème avec les Anglais, c'est qu'ils connaissent très peu leur histoire parce qu'elle s'est beaucoup déroulée ailleurs. Par ailleurs, en plus de négliger l'Empire dans ses modalités plus distantes, les études culturelles n'accordaient pas une grande attention aux questions internes de l'Empire, et spécifiquement à la relation hégémonique que l'État anglais entretenait avec ses territoires régionaux du Pays de Galles, de l'Écosse et de l'Irlande du Nord.
- 12 Bien sûr, on peut constater ici quelques anomalies. Si certains des auteurs les plus importants dans l'histoire des études culturelles, comme l'historien Edward Thompson qui a écrit une étude célèbre sur la formation de la classe ouvrière anglaise², étaient anglais, Raymond Williams était gallois, et dernièrement, il a abordé de façon très pointue la question de sa propre identité ethnique. Stuart Hall lui-même, bien qu'il ait reçu une éducation anglaise classique, avait grandi en Jamaïque et n'est arrivé en Grande-Bretagne qu'au sein de la première vague de migration des colonies vers le cœur de l'Empire, après la guerre. Et dans ses derniers ouvrages, il en est arrivé à investiguer la construction de sa propre identité ethnique et culturelle migratoire comme une préoccupation principale. Qui plus est, vers la fin des années quatre-vingt, Hall a commencé à déplacer tout le cadre d'analyse vers la race, en insistant sur le fait que le concept d'anglicité blanche en lui-même doit être considéré comme une forme spécifique d'ethnicité profondément problématique, et donc ne pas être abordé comme norme non marquée, comme un point de repère neutre pour définir les autres ethnicités.
- 13 Toutefois, à leur origine, ces questions de race, d'ethnicité et d'identité culturelle ne suscitaient qu'un intérêt secondaire, comme d'ailleurs la question du genre. À leurs débuts, la préoccupation principale des études culturelles en Grande-Bretagne tendait plutôt vers les questions de classes et de pouvoir dans le cadre de la nation.
- 14 Ces dynamiques, comme Érik Neveu l'a évoqué, se sont également reflétées dans la vie institutionnelle des études culturelles. Cette perspective s'est fait jour à la marge de la société britannique : dans les parties de statut inférieur du système éducationnel, dans les collèges d'éducation pour adultes et plus tard dans les *polytechnics*, et non dans les universités ; mais aussi dans les régions marginales du pays, comme le Nord industriel et la région des Midlands, et certainement pas à Londres ou dans d'autres universités prestigieuses du pays. En effet, les études culturelles ont parcouru une longue marche, des avant-postes marginaux hier vers les centres du pouvoir éducationnel au Royaume-Uni aujourd'hui, même si les bastions ultimes de ce pouvoir éducationnel, les universités d'Oxford et de Cambridge – quoique Raymond Williams ait été présent à Cambridge depuis le début – se trouvent peut-être encore aujourd'hui à des années-lumière d'accepter la légitimité des études culturelles.
- 15 Ces circonstances ont marqué le cadre théorique et le sujet des études culturelles, comme les divisions internes de classes, ainsi que les questions de pouvoir politique et idéologique, ont constitué la dimension analytique majeure, l'influence fondatrice sur

les études culturelles ayant été une certaine forme de marxisme dérivée de manière assez substantielle de la pensée de Louis Althusser, et plus tard de celle d'Antonio Gramsci³. Ces façons de penser, encore à l'œuvre, sont importantes. Il y a un mois, lors d'une conférence à Londres, Stuart Hall s'est donné beaucoup de peine et a insisté sur son engagement présent à comprendre les modalités complexes par lesquelles les facteurs économiques et politiques modèlent et influencent les formes culturelles. À cet égard, l'abandon de ces problèmes, ces derniers temps, par certaines variétés d'études culturelles développées à l'étranger, et surtout en Amérique du Nord, ne peut constituer qu'une grande déception pour ceux qui, comme moi, ont été formés à l'époque de Birmingham.

L'interdisciplinarité

- 16 J'aborderai maintenant la question de la pluridisciplinarité qui, selon moi, fonde et définit les études culturelles. J'ai reçu une formation initiale en économie et en sociologie et, par la suite, alors que je faisais de la recherche, j'ai découvert que malheureusement, aucune de ces deux disciplines ne pouvait me fournir les outils analytiques nécessaires pour comprendre les dynamiques de la culture contemporaine. Comme beaucoup de gens avant moi, et sans doute comme beaucoup après moi, j'ai découvert que, pour ce faire, il me faudrait aussi, au moins, des rudiments d'anthropologie, de linguistique, d'études littéraires, d'histoire et de géographie. J'ai parfois eu l'occasion d'entendre des anthropologues fondamentalistes dire que l'anthropologie est ethnographie ou qu'elle n'est rien. Même si j'ai le plus grand respect pour les modalités d'étude de l'ethnographie, je ne pense pas que les ethnographes, ou toute autre discipline ou technique méthodologique d'ailleurs, puisse maintenir un monopole de la vérité ; et si je devais transposer les termes de ce cri du cœur anthropologique, je dirais : « Les études culturelles sont une pluridisciplinarité ou elles ne sont rien. » Je suis très reconnaissant à ma formation initiale en économie et sociologie ; et sans ce que j'ai acquis par ces disciplines, il m'aurait été impossible de poursuivre ma recherche. Mais pour autant que j'estime ces perspectives, je suis très heureux de m'être échappé de leurs chaînes disciplinaires.
- 17 Il y a beaucoup d'aspects assez ironiques. Si je devais parler de la figure de Pierre Bourdieu, je dirais que je n'aurais pas pu entreprendre le travail que j'ai poursuivi sur les différences de classes dans le décodage de la télévision sans faire référence à son travail sociologique sur le rôle du système de classe dans la distribution différentielle des compétences culturelles. Je n'aurais d'ailleurs pas pu non plus entreprendre le travail que j'ai fait plus tard sur la signification et la relevance du genre dans la consommation domestique de médias sans faire référence à son œuvre anthropologique antérieure sur les dimensions symboliques de la maison berbère.
- 18 Cependant, malgré mon grand respect pour Bourdieu, ce rejet sociologique des études culturelles comme science inférieure ne peut être, à mes yeux, qu'une erreur, et ce d'autant plus à une époque où d'énormes pressions sont à l'œuvre, aussi bien à l'intérieur de l'Université britannique qu'ailleurs, ces pressions s'exerçant sur les chercheurs pour les pousser vers des frontières disciplinaires plus conservatrices et plus conventionnelles, donc plus marquées. Ces pressions ne peuvent être que renforcées par les éditeurs, qui s'efforcent constamment de reprendre et retenir leurs auteurs à l'intérieur de ces frontières afin de cibler le plus profitablement possible les

niches universitaires de marché fondées sur des spécialités académiques clairement précisées, et donc plus prévisibles.

- 19 J'aurais souhaité vous parler plus longuement de la théorie avec un grand T, mais dans l'intérêt du temps et de notre débat, je dois abréger mon exposé et donc sauter directement à la conclusion, qui reprend une citation que j'affectionne. Comme Michel Serres l'affirme dans une de ses conversations avec Bruno Latour⁴, « une clé universelle ne peut pas ouvrir toutes les serrures ; à chaque fois que vous voulez ouvrir une serrure différente, vous devez créer une clé spécifique. »
- 20 Et comme vous vous le rappelez sans doute, Richard Hoggart a écrit quelques lignes assez célèbres sur *the uses of literacy*, les usages de l'alphabétisation. Cela revient à ma préoccupation centrale, celle des études culturelles en elles-mêmes qui, à mon avis, ne sauraient être lues que comme des usages de la théorie.

NOTES

2. THOMPSON, Edward Palmer, *La Formation de la classe ouvrière anglaise*, traduit par DAUVÉ, Gilles, GOLASZEWSKI, Mireille et THIBAUT, Marie-Noëlle, Paris, Hautes Études/Gallimard/Le Seuil, 1988.

3. GRAMSCI, Antonio (1891-1937). Secrétaire du Parti communiste italien, il est surtout connu pour ses écrits de prison où il explique l'absence de révolution mondiale et la permanence du capitalisme par le consentement du prolétariat à l'« hégémonie culturelle » bourgeoise. Le « gramscisme » est une pensée composite qui s'est progressivement substituée à la pensée de Gramsci.

4. SERRES, Michel, LATOUR, Bruno, *Éclaircissements. Entretiens avec Bruno Latour*, Paris, Flammarion, 1994.

NOTES DE FIN

1. Professeur au département Média et communication du Goldsmiths College, université de Londres. Tous les propos de David Morley ont été traduits par Robert Adam (Traduclair).

Débat

Animé par Christophe Evans

- 1 **Christophe Evans** : Je relève que les deux précédents intervenants ne traduisaient pas *Cultural Studies*, mais que le traducteur l'a fait. On aura peut-être l'occasion de revenir sur ce point. Si vous souhaitez poser des questions, vous avez la parole.
- 2 **Public** : Bonjour, merci pour ces trois interventions qui se rejoignent sur le point qui motive ma question, que j'adresse à tous les trois. C'est ce point à la fois d'historicisation et de traduction. On a beaucoup parlé du va-et-vient entre la France et l'Angleterre, par rapport à Bourdieu mais aussi par rapport aux nouvelles traductions qu'apporte Éric Maigret. Je voudrais maintenant aborder un autre vis-à-vis, un autre aspect du dialogue, qui est l'aspect américain, à propos notamment de cette culture « *working class* » dont se sont préoccupés Williams et Hoggart. Comme l'a très bien dit Éric Maigret, ils étaient préoccupés par une culture ouvrière « authentique » que la télévision et la culture populaire américaine étaient en train de rendre « inauthentique » et de polluer. Un discours et objectif théorique de Williams et Hoggart, c'est donc de retrouver une culture anglaise « authentique », en réaction à la culture américaine. Paradoxalement, plus tard, les *Cultural Studies* en sont venues à s'intéresser éminemment à cette culture populaire comme à un objet d'intérêt en soi, et même comme à une possibilité d'émancipation des masses. Quelque part, c'était à l'opposé des origines des *Cultural Studies*, qui voulaient redonner un sens « authentique » à la culture populaire anglaise, qui n'était justement pas américaine. Quels sont vos points de vue sur cette question ?
- 3 **David Morley** : Les pionniers des *Cultural Studies* avaient une conception assez simpliste de ce qui constitue une culture authentique, ce qui pourtant est assez difficile à définir.
- 4 Si la culture américaine, qui les préoccupait tant, pouvait être considérée comme étrangère aux Britanniques, le problème qui se poserait alors, c'est que pour pouvoir retracer une culture britannique spécifique, il faudrait d'abord identifier toutes les résurgences françaises à l'œuvre dans cette culture britannique depuis le xx^e siècle. Ensuite, de la même manière, on devrait éliminer toutes les traces de la culture viking qui ont imprégné le nord de l'Angleterre après l'invasion des Vikings. Et de la même manière, il faudrait amputer cette culture britannique de toutes les réminiscences de

culture romaine, car l'Empire romain s'était emparé de toute la Grande-Bretagne actuelle, à l'exception de la Cornouaille et de certaines parties de l'Écosse où Hadrien avait trop peur de mettre les pieds. Donc il n'en resterait qu'un concept très restrictif, de cette culture « britannique ».

- 5 Et d'ailleurs, un autre problème se pose : qui peut légitimement définir ce qui constitue la culture britannique ? Je pense qu'on devrait plutôt renverser la question et la reformuler de la manière suivante : qu'est-ce qui peut sembler étranger, et à qui ? Et je crois qu'on ne devrait pas penser la réponse en termes stricts de nationalité. Je vais vous rappeler les travaux assez fameux qui ont été entrepris sur les préférences de lectures de la classe ouvrière anglaise juste après la Seconde Guerre mondiale. Les ouvriers anglais lisaient avec beaucoup plus de délectation et de compréhension les romans policiers de Raymond Chandler que ceux de la Britannique Agatha Christie, parce que les descriptions de Los Angeles et de sa banlieue, donc de ce contexte urbain, leur semblaient beaucoup plus familières que les descriptions des manoirs anglais de campagne, donc des résidences de l'aristocratie anglaise, que faisait Agatha Christie.
- 6 **Érik Neveu** : Vous faites bien de remarquer cette vision un peu horrifiée de l'importation culturelle américaine comme barbarie ou comme casse du modèle culturel de la classe ouvrière britannique. Un extrait de texte dans lequel tout le monde peut le voir, ce serait le passage de *La Culture du pauvre*¹ où Hoggart parle des *milk bars*, qui seraient comparables à la salle d'opération d'un hôpital et qu'il oppose à la chaleur du *pub* anglais. Il ne comprend pas pourquoi les jeunes vont traîner là-dedans alors que selon lui, on n'y a aucun plaisir. Là, on voit clairement qu'il y a une combinaison – mais souvent les deux vont de pair – entre antipathie et cécité.
- 7 Mais ce qu'on pourrait aussi considérer, ce sont les dispositions qu'ont probablement Williams et Hoggart du fait de leur statut de boursiers et de miraculés sociaux. Cela leur confère à la fois une lucidité extraordinaire sur certaines choses et probablement, malgré leur capacité à déplacer leur regard, des formes de légitimisme ou de sensibilité pour les conventions. Je ne saurais pas retrouver la source exacte, mais dans l'un des trois volumes de ses mémoires (un seul a été traduit, *33 Newport Street*²), Hoggart écrit : « Est-ce que je suis nostalgique ? », et il répond : « Oui, c'est possible, mais au fond je ne suis pas en train de dire que c'était mieux de mon temps, mais que c'était peut-être plus confortable. » Et il y a cette idée qui, elle, me paraît pertinente, selon laquelle sa génération aurait vécu une forme de reproduction culturelle à l'intérieur du monde ouvrier beaucoup plus lisse que celle(s) qu'ont connue(s) les générations suivantes. Certes, cela n'était pas forcément enviable, mais il y avait une cohérence et une continuité, alors que les générations de jeunes issus des familles ouvrières de l'après-guerre ont été confrontées à des chocs culturels, à la décomposition d'identités collectives – précisément à ce que d'autres auteurs de *Cultural Studies*, comme Dick Hebdige ou comme Phil Cohen³, explorent de manière très stimulante.
- 8 **Public** : Vous parliez tout à l'heure des relations un peu tourmentées que pouvait entretenir Judith Butler avec les *Cultural Studies*. Pouvez-vous nous donner plus d'indices ?
- 9 **Éric Maigret** : C'est moi qui ai mis le pied dans la fourmilière !
- 10 Pour rebondir sur ce qui a été dit auparavant, je pense qu'il y a un moment fort dans les *Cultural Studies* : c'est quand Stuart Hall, à partir des années quatre-vingt, délibérément mais aussi contraint et forcé, présente les *Cultural Studies* comme un processus permanent de désessentialisation, de déconstruction des positions. Contraint et forcé,

et je vous renvoie au texte d'Angela McRobbie et Jenny Garber qui se trouve dans l'anthologie, texte qui évoque l'absence ou l'occultation des femmes dans les travaux de Birmingham dans les années soixante à soixante-dix ; mais il faudrait aussi évoquer l'occultation de tout ce qui va au-delà de la réception ouvrière ou de la culture de masse par la télévision : l'occultation de tout ce qui relève de l'identité ethno-raciale. Et pourtant, Stuart Hall devait être le mieux placé pour aborder cette question, lui qui était jamaïcain noir (« le Noir de la famille », comme Macé et moi le nommions dans un autre ouvrage). Contraint et forcé donc, mais aussi délibérément, Hall soutient que tout ce qui nous paraît évident à tout moment est une cristallisation de rapports de force qui ont toujours un sens culturel. Et donc, même la naturalité de la position de Hall comme homme à la tête du centre doit être mise en cause.

- 11 En tout cas on peut dire que, d'une certaine façon, les *queers*, à travers les travaux de Butler notamment, ont poussé le bouchon encore plus loin puisque Butler a abandonné la question des stratégies sociales, et même des tactiques, pour la question de la performativité, qui est une question encore plus complexe et qui renvoie à une analyse encore plus flottante des identités.
- 12 En ce sens, Butler a des affinités très fortes avec les *Cultural Studies*, et au fond, elle en est porteuse historiquement – y compris du modèle gramscien de départ. Mais depuis quelques années, elle prend beaucoup de distance avec les *Cultural Studies* et se rapproche de modèles plus universalistes de pouvoirs, c'est-à-dire qu'elle est en voie de renoncer à l'hyperconstructivisme qu'elle arborait par ailleurs. Ainsi, elle revient à la question des normes de la justice, dans un débat avec Nancy Fraser⁴ notamment, où elle reprend une position plus haute, plus cassante d'une certaine façon, au point d'être critiquée et parfois même accusée de revenir à une forme d'essentialisme. Tout cela fait l'objet d'un débat profond aujourd'hui. Si je dis que les *queers* sont dépassés sur leur gauche par les transgenres, c'est parce que les auteurs transgenres vont justement mettre le doigt sur ces phénomènes d'essentialisme. Je pense à des gens comme Jean Bobby Noble⁵, et à Judith Halberstam⁶ un peu avant.
- 13 C'est un débat sans fin où le dernier arrivé accuse le précédent d'être encore trop essentialiste.
- 14 **Public** : Il y a dix ans environ, Alan Sokal s'en est pris aux *Cultural Studies*. Qu'en est-il aujourd'hui ? Quelle est votre opinion à ce sujet ?
- 15 **Érik Neveu** : Je vais me jeter à l'eau le premier. Mais ce qui me pose problème, c'est l'énoncé : « Sokal s'en est pris aux *Cultural Studies* »...
- 16 **Christophe Evans** : Peut-être pour-rait-on rappeler la controverse avec Sokal.
- 17 **Érik Neveu** : La controverse, c'est que Sokal, un chercheur états-unien, a écrit un papier que je n'hésite pas à qualifier de grotesque, un pastiche de ce qui se fait de plus mauvais dans les *Cultural Studies*, chic et choc, postmoderne et « plus-avant-gardiste-que-moi-tu-meurs », le truffe de citations d'auteurs idoine, l'accompagne d'hommages extrêmement appuyés aux rédacteurs de la revue *Social Text*, et le leur envoie. Sokal était un physicien, il faut le préciser. Car en gros, ce texte dit : « Moi qui suis un physicien, vous m'avez ouvert les yeux. Je me suis aperçu en vous lisant que tout ce que je produisais en physique n'était qu'un discours socialement déterminé, au même titre que les sciences sociales, les bavardages autour de la machine à café ou les romans, et que réclamer un statut scientifique particulier était une prétention exagérée. » À l'instant où ce papier va être publié par *Social Text*, Sokal publie, dans je ne sais plus

quelle autre revue, un article expliquant l'imposture et mettant en cause, de manière extrêmement extensive, les vices et les défauts des *Cultural Studies*.

- 18 Personnellement, sur le cas précis de « l'affaire Sokal », je pense qu'il faudrait parler de « l'affaire *Social Text* »⁷. Je me sens plutôt du côté de Sokal car, effectivement, il y a eu des dérives, des idées se revendiquant des *Cultural Studies*, notamment dans le contexte de la mode postmoderniste, qui sont tout bonnement du n'importe quoi : le genre de produits qui prétendent cumuler les élégances de la littérature, la radicalité et le prestige de l'engagement et la rigueur de la science, et qui naturellement n'ont aucun de ces attributs. C'est une pure perte de temps de les lire. De ce point de vue, je ne peux donc que donner raison à Sokal.
- 19 En revanche, la systématisation de cette critique – ainsi quand il tire tous azimuts sur les sciences sociales avec le livre *Impostures intellectuelles*⁸ qu'il a écrit avec Bricmont, quand il vise de grandes figures de la philosophie ou des sciences sociales des années 1980-1990 – me paraît beaucoup moins soutenable, entre extension simplificatrice et amalgame. Il va de soi, de mon point de vue, que l'ensemble des produits qui ont aujourd'hui le label « *Cultural Studies* » ne sont pas justiciables de la critique qu'adresse Sokal à des produits spécifiques de la revue *Social Text*.
- 20 Mais – et c'est peut-être l'un des problèmes auxquels nous sommes tous confrontés – l'étiquette « *Cultural Studies* » a sa dynamique propre qui fonctionne comme un emballage pour des travaux sur des objets tellement divers, avec des paradigmes et des problématiques tellement différents, que par moments, on se demande si elle ne devient pas consubstantielle à une catégorie des sciences sociales et si, à mesure que les usages du concept s'étendent, le concept ne se vide pas sémantiquement. C'est un élément dont on pourrait discuter.
- 21 **Éric Maigret** : Pour revenir sur l'expression « *Cultural Studies* » : on traduit, ou l'on ne traduit pas ?
- 22 Comme les *Cultural Studies* ont du mal à passer en France, on a tendance à vouloir garder l'expression anglaise. C'est le mécanisme classique d'inversion des stigmates, et puis, « *Cultural Studies* », ça sonne bien, c'est exotique. Le problème de la traduction « études culturelles », à mon sens, c'est qu'elle manque de rythme. Et derrière les *Cultural Studies*, il y a le projet anthropo-ethnographico-social de décrire le monde contemporain, avec le Centre for Contemporary *Cultural Studies*. Les *Cultural Studies*, c'est-à-dire les études culturelles contemporaines : le monde actuel, qui a l'air si bizarre, peut donc faire l'objet d'une véritable description ethnographique, très profonde, y compris dans ses marges en apparence les plus absurdes.
- 23 Mais la traduction représente un réel enjeu, surtout dans nos pays où, dans ce champ-là, on ne traduit pas grand-chose. On le voit bien auprès des étudiants : en première année, voire jusqu'à la troisième année, sans textes en français, c'est parfois difficile de faire comprendre des théories, des méthodologies, d'étudier tout en détail et de se colleter vraiment avec les œuvres.
- 24 Donc : est-ce qu'il ne faudra pas tout de même traduire l'expression « *Cultural Studies* » une fois qu'on aura purgé le problème du stigmate ? Je commence à me dire que ça ne serait pas plus mal, à terme, d'utiliser l'expression en français. Dans le champ français, certains l'utilisent déjà, même si on peut se l'approprié de façon très, très différente. J'observe qu'aujourd'hui, l'expression « études culturelles » est plutôt revendiquée du

côté des courants littéraires, et peut-être pas toujours pour désigner ce qui nous occupe et qu'on aurait envie de promouvoir. Le débat est en cours.

- 25 **Érik Neveu** : Cette dernière remarque me paraît importante. Toute une partie de l'extension planétaire des *Cultural Studies* passe par des départements d'études littéraires et de littérature. Qu'on soit bien clair : cela n'a rien de stigmatisant dans ma bouche, j'adore la littérature. Mais il y a là un paradoxe : au fond, des universitaires qui souvent n'ont aucune espèce de formation ou de compétence en sciences sociales se mettent à produire des travaux et analyses qui demanderaient tout de même de manipuler et mobiliser un certain nombre de concepts des sciences sociales. Et cela donne souvent des choses où la virtuosité ou la parade de références théoriques remplace un vrai travail d'articulation entre les concepts et le terrain. Si demain je voulais m'auto-instituer spécialiste de Faulkner ou spécialiste de Thomas Mann, je ne suis pas sûr que j'arriverais, en l'espace de quelques semestres, à battre les spécialistes sur leur terrain. C'est un autre problème que rencontrent les *Cultural Studies* : leur succès, c'est un perpétuel processus d'enrôlement, et certains groupes de la grande armée n'ont pas les mêmes armements ou les mêmes qualifications que les autres, d'où des effets d'hétérogénéité.
- 26 Pour revenir brièvement sur l'affaire Sokal : si chacun veut se faire une idée, on peut aller directement aux annexes d'*Impostures intellectuelles*⁹, et l'on trouve la traduction en français de l'extraordinaire article publié par Sokal dans *Social Text*. Je pense qu'il est inutile d'en lire plus de trois pages. Si vous n'êtes pas pris d'accablement ou de fou rire, je serais très inquiet. Le problème, c'est que cela a été publié par une revue scientifique.
- 27 **Éric Maigret** : Encore un mot sur les histoires de départements et de disciplines. J'adhère à tout ce qu'a dit Érik Neveu. Il y a effectivement ce problème que les centres de recherches en anthropologie, en sociologie, en histoire, etc., n'ont pas été les terrains d'où les *Cultural Studies* françaises auraient pu naître. Et l'information - communication comme discipline universitaire encore moins, qui est pourtant un champ où, *a priori*, au-delà des études littéraires, quelque chose pourrait se produire. Alors je plaide depuis un certain temps pour que les sciences de l'infocom se transforment en « sciences de l'information-communication-culture », puisque, si je relis James Carey¹⁰ et d'autres auteurs, c'est la même chose.
- 28 Pour récapituler, on voit que ce sont plutôt des départements littéraires qui utilisent l'expression « études culturelles », même s'ils n'en font pas forcément. Que ça bouge du côté des sciences sociales et de l'information et communication, mais pas nécessairement au niveau des institutions. Et que c'est peut-être dans le champ, non pas médiatique, mais de la culture, à Beaubourg par exemple, ou dans d'autres institutions, que les choses commencent à passer, à se discuter vraiment.
- 29 **Christophe Evans** : Et cela fait plus que commencer.
- 30 **Public** : Je voudrais demander à M. Morley de parler un peu de Paul Willis. Je connais ses travaux, que je trouve très subtils et très intéressants, sur le corps et l'expression du style. J'aimerais connaître la personnalité professionnelle de Paul Willis.
- 31 **David Morley** : *He's a great guy*¹¹ ! Je pense qu'il opère une transposition des techniques de l'ethnographie vers les *Cultural Studies* (ou études culturelles). Il le fait d'une manière éclatante dans son livre *Learning to Labour*. On peut croire que sa manière de définir les jeunes, dont il parle comme des *lads*, est une approche assez méprisante du sujet. Mais si vous avez rencontré Paul Willis ne serait-ce qu'une fois, vous vous rendez compte

qu'il se pense lui-même un peu comme un *lad*, comme un garçon. Et c'est justement par sa capacité à comprendre et à s'identifier avec ce sujet d'étude qu'il a pu comprendre leur « sous-culture » et ses codes non écrits. En même temps, il sait faire preuve d'une certaine distance critique, ce qui lui permet de prendre du recul à certains moments et de produire une métanarration qu'ils n'auraient certainement pas été capables de produire par eux-mêmes. Sa démarche est finalement celle de toute anthropologie de qualité : se rapprocher autant que possible du cœur même d'une culture sans pour autant faire le dernier pas et « devenir un natif ». L'usage de cette technique par Paul Willis dans *Learning to Labour*¹² est le seul bon usage de cette technique que je connaisse dans les *Cultural Studies* (ou études culturelles).

- 32 **Public** : Avez-vous déjà entendu parler de ce qu'on appelle les *Disability Studies* dans l'espace anglo-saxon et les incluez-vous dans les *Cultural Studies* ? Parce qu'il y a beaucoup de représentants des *Disability Studies* qui se revendiquent des *Cultural Studies*. Je ne saurais pas le traduire en français... Disons : « les études sur le handicap ».
- 33 **David Morley** : Le travail le plus intéressant que j'aie vu dans ce domaine met en relation les nouveaux médias et les façons dont on peut compenser les handicaps. Certains employeurs ou gouvernements ont pensé que les modes virtuels de communication pouvaient rendre moins présente la réalité des handicaps physiques. Mais si vous posez la question du pouvoir, ce que les *Cultural Studies* font presque tout le temps, vous voyez aussi l'envers du décor. Et dans ce cas, il y avait un enjeu idéologique. Une chercheuse américaine a rédigé un ouvrage très intéressant sur la manière dont certains employeurs ont utilisé les facilités et les technologies de pointe du monde virtuel pour ne pas rendre certains endroits accessibles de manière physique.
- 34 **Érik Neveu** : J'ajouterai une remarque dissensuelle. Je n'ai pas de lumières particulières sur les *Disability Studies*, mais je note un problème plus général concernant les travaux en sciences sociales. Que les spécialistes d'un objet ou d'un enjeu trouvent un espace pour y réfléchir ensemble, c'est très fécond. Mais doit-on pour autant créer une discipline, ou une indisciplin, chaque fois qu'il y a une micro-communauté de chercheurs ? Est-ce qu'on y gagne épistémologiquement ? *Stigmaté*¹³, de Goffman, est probablement un des plus grands livres qu'on ait écrit sur ces questions. Et Goffman ne faisait pas des « *Disability Studies* ». Plus simplement, il faisait de la sociologie, ou des sciences sociales.
- 35 **Éric Maigret** : La prolifération des *Studies* est positive en ce sens que c'est un processus d'exploration de terrains, parfois déjà très couverts, ou bien à découvrir encore. L'inconvénient, c'est l'émiettement, émiettement que confortent les stratégies éditoriales qui consistent à créer une revue sur un point parfois minuscule, alors que ce point pourrait gagner à être confronté à autre chose. Mais si je compare le paysage des revues scientifiques françaises et celui des revues scientifiques américaines ou anglaises, je me rends compte qu'aujourd'hui, pour mes travaux empiriques, c'est dans les revues anglo-saxonnes que je vais puiser. Donc, d'une certaine façon, l'excès même de *Studies* a aussi des aspects bénéfiques.
- 36 **Érik Neveu** : Cela peut être une voie d'invention, mais je pense que, le plus souvent, les inconvénients l'emportent sur les avantages. Et pour le dire vulgairement, ça produit des armées de spécialistes d'objets minuscules, « couilles de mite », qui ne communiquent pas entre eux. C'est quand même un problème.

- 37 **Éric Macé** : Comme l'a suggéré Éric Maigret tout à l'heure, à force de craindre l'émiettement par les *Studies*, il y a plein d'objets sur lesquels on ne travaille pas. L'avantage des *Studies*, c'est qu'à un moment donné, on concentre un effort intellectuel ou de recherche sur des objets qui jusqu'alors semblaient suffisamment bizarres pour n'intéresser personne. Cela peut avoir un effet productif, créatif.
- 38 Pour revenir à la question qui a été posée, je crois qu'il faut tenir le raisonnement suivant : le grand avantage de rattacher les Disability Studies aux Cultural Studies, c'est de pouvoir les fédérer autour d'un questionnement commun à toutes ces « Fill-in-the-Blank Studies », qui est à chaque fois celui des rapports conflictuels de pouvoir dans la culture. Et quelle question posent les Handicap Studies ? Les questions de la norme. C'est-à-dire : y a-t-il des handicapés, ou y a-t-il des situations handicapantes ? Y a-t-il des handicapés, ou y a-t-il des gens désignés comme handicapés ? C'est là que se fait jour la différence avec Goffman : Goffman n'était pas lui-même handicapé, tandis que toutes ces Studies, à un moment donné, sont mobilisées par des personnes concernées. Elles vont mobiliser les ressources culturelles de l'Université, de la connaissance, etc., pour se constituer, pour constituer des objets et des chercheurs. C'est la dimension plus politique.
- 39 Et pour le coup, le rapport à la norme va être transgressif. Sur les questions relatives à l'esthétique du corps, on se dit : « Ce n'est pas parce qu'il nous manque un membre que nous devons absolument avoir une prothèse qui ressemble à ce membre. Au contraire, nous pouvons montrer que le corps est techno-construit, même pour ceux qui apparemment ne sont pas handicapés. » Il me semble, comme il y a des technologies de genre, qu'il y a des technologies de corps. Il n'y a pas de raison pour que la norme corporelle standard s'impose. Au contraire, on peut « performer », c'est-à-dire faire usage et démonstration, de corps quasi cyborgs. Il existe une esthétique du corps où les prothèses se montrent comme prothèses plutôt que de se cacher honteusement.
- 40 Pour conclure, il me semble que le grand avantage des *Studies*, c'est de développer et déployer des intérêts, des *libido sciendi*, des excitations de chercheurs, que mobilisent les groupes concernés, et ce dans une interaction et une interrogation commune. C'est ce qui me semble le plus important.
- 41 **Christophe Evans** : Ça a failli être le mot de la fin. Encore une question, donc.
- 42 **Public** : Je travaille depuis le milieu des années soixante sur les cultures paysannes en France et, depuis un certain temps, je me sens très proche des *Cultural Studies*, puisque je travaille sur des cultures méprisées et qui continuent de l'être. Mais on ne peut pas dire que les *Cultural Studies* anglaises aient eu un vrai retentissement sur la sociologie rurale en France. Est-ce le même problème en Angleterre ?
- 43 **Christophe Evans** : On a vu que les racines ouvrières « *working class* » étaient très fortes...
- 44 **Érik Neveu** : La seule chose qui me vient en tête, mais je n'ai même pas la référence précise, c'est la traduction, dans Actes, d'un article d'inspiration « *Cultural Studies* » sur les représentations de la campagne et du monde paysan dans la peinture britannique. Mais avec ça, j'ai malheureusement épuisé mon savoir.
- 45 **David Morley** : *No, we don't have peasants. We killed them all off a long time ago*¹⁴

NOTES

1. HOGGART, Richard, *La Culture du pauvre. Étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, traduit par GARCIA, Françoise, GARCIA, Jean-Claude et PASSERON, Jean-Claude, Paris, Éditions de Minuit, 1970.
2. HOGGART, Richard, *33 Newport Street, Autobiographie d'un intellectuel issu des classes populaires anglaises*, Paris, Le Seuil, 1991.
3. COHEN, Philip. Directeur de l'institut de recherche *London East* de l'université de l'Est de Londres. Il s'intéresse notamment aux subcultures des jeunes britanniques et aux changements socio-culturels de l'Est londonien.
4. FRASER, Nancy. Professeur de science politique et sociale à la *New School University* de New York. Ses domaines de recherche sont les théories politiques et sociales, les théories féministes et les pensées contemporaines françaises et allemandes.
5. NOBLE, Jean Bobby. Professeur au département *Women's Studies* de l'université de Victoria. Ses ouvrages s'intéressent notamment aux *Drag Kings* et au passage *Female to Male*.
6. HALBERSTAM, Judith. Professeur à l'université de Californie du Sud. Elle s'intéresse particulièrement aux cultures *queer*, populaires et visuelles.
7. C'est d'ailleurs à « l'affaire Social Text » qu'Alan Sokal consacre une page renvoyant à de nombreux articles sur le site Internet de l'université de New York.
8. BRICMONT, Jean, SOKAL, Alan, *Impostures intellectuelles*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1997.
9. Ibid.
10. CAREY, James (?-2006). Théoricien de la communication et professeur de journalisme à l'université de Columbia, auteur de *Communication as Culture: Essays on Media and Society*, New York et Londres, Routledge, 1989.
11. « C'est un chic type ! »
12. WILLIS, Paul, *Learning to Labour. How Working Class Kids Get Working Class Jobs*, Farnborough, Hants Saxon House, 1977, New York, Columbia University Press, 1981.
13. GOFFMAN, Erving, *Stigmaté. Les usages sociaux des handicaps*, traduit par Alan Kihm, Paris, Éditions de Minuit, 1975.
14. « Pas de paysans chez nous. Il y a longtemps que nous les avons tous tués. »

**Les *Cultural Studies* et les études sur
la culture contemporaine**

Introduction

Jade Lindgaard

NOTE DE L'AUTEUR

Note portant sur l'auteur¹

- 1 La seconde partie de la discussion portera sur les *Cultural Studies* et les études sur la culture contemporaine. On pourrait quasiment lui donner ce sous-titre : « Y a-t-il des objets de culture indignes ? » Nous allons en discuter avec nos quatre intervenants :
- Angela McRobbie, professeure au département Média et communications du Goldsmiths College de Londres, a publié de nombreux livres et des centaines d'articles. Son livre le plus récent est *The Aftermath of Feminism*¹, c'est-à-dire *L'après-féminisme*. Une traduction en a été publiée par la revue *Nouvelles questions féministes* ;
 - Geneviève Sellier est professeure d'Études cinématographiques à l'université de Caen, membre de l'Institut universitaire de France. Elle a publié de nombreux ouvrages, parmi lesquels *La drôle de guerre des sexes du cinéma français (1930-1956)*² coécrit avec Noël Burch en 1996, et plus récemment, en 2005, *La nouvelle vague : un cinéma masculin singulier*³. Elle écrit aussi sur la fiction télévisée française ;
 - Autre intervenant, Éric Macé, qui est professeur de sociologie à l'université de Bordeaux. Éric Macé a lui aussi beaucoup publié ; je cite quelques ouvrages : *Les féministes et le garçon arabe*⁴ avec Nacira Guénif, *Les imaginaires médiatiques : une sociologie postcritique des médias*⁵, *Penser les médiacultures*⁶, et dans un autre genre non moins intéressant, un rapport pour le CSA sur la diversité à la télévision, fin 2008 ;
 - Enfin, Maxime Cervulle, avec ses lunettes et sa moustache, doctorant en études culturelles à l'université de Paris-I – Panthéon-Sorbonne. Maxime Cervulle a dirigé la publication du recueil de Stuart Hall *Identités et cultures*⁷ et a traduit *Défaire le genre*⁸ de Judith Butler.

NOTES

1. MCROBBIE, Angela, *The Aftermath of Feminism : Gender, Culture and Social Change*, Londres, Sage, 2009.
 2. BURCH, Noël, SELLIER, Geneviève, *La drôle de guerre des sexes du cinéma français (1930-1956)*, Paris, Nathan, 1996.
 3. SELLIER, Geneviève, *La nouvelle vague : un cinéma masculin singulier*, Paris, Éditions du CNRS, 2005.
 4. GUÉNIF-SOULLAMAS, Nacira, MACÉ, Éric, *Les féministes et le garçon arabe*, Paris, Éditions de l'Aube, 2004.
 5. MACÉ, Éric, *Les imaginaires médiatiques : une sociologie postcritique des médias*, Paris, Éditions Amsterdam, 2006.
 6. MACÉ, Éric, MAIGRET, Éric (dir.), *Penser les médiacultures. Nouvelles pratiques et nouvelles approches de la représentation du monde*, Paris, Armand Colin/Ina, 2005.
 7. HALL, Stuart, *Identité et cultures. Politiques des Cultural Studies*, édition établie par CERVULLE, Maxime, Paris, Éditions Amsterdam, 2007.
 8. BUTLER, Judith, *Défaire le genre*, traduit par CERVULLE, Maxime, Paris, Éditions Amsterdam, 2006.
-

NOTES DE FIN

1. Journaliste à Médiapart.

Les jeunes et la violence (symbolique) de la culture contemporaine

Angela McRobbie

NOTE DE L'AUTEUR

Note portant sur l'auteur¹

- 1 Je parlerai aujourd'hui des formes de pouvoirs de genre. Il en est question dans mon livre le plus récent sur les jeunes femmes, *The Aftermath of Feminism*¹.

Les jeunes filles

- 2 J'examinerai pour commencer la façon dont les jeunes femmes deviennent des sujets de pouvoir au sein de ce nouveau champ de pouvoir social. Mon exposé comportera quatre points.
- 3 Premier point : la jeune fille, autrefois censée se tourner vers le mariage et la maternité et limiter sa participation à la sphère du travail rémunéré, se voit aujourd'hui dotée d'une capacité économique. J'analyserai cette nouvelle position féminine en examinant trois domaines clés :
 - Premièrement, le complexe mode-beauté, d'où émerge ce que j'appelle « la mascarade postféministe » ;
 - Deuxièmement, l'éducation et l'emploi, avec la figure de la jeune femme active ;
 - La troisième et dernière figure émerge de l'espace hypervisible de la sexualité, de la fertilité et de la reproduction : c'est la « fille phallique », la *phallic girl*, figure que m'ont inspirée Stuart Hall (un peu) et Judith Butler (beaucoup).
- 4 Les luminosités dont parle Gilles Deleuze, qui actualisent le panoptisme foucauldien² et confèrent aux jeunes filles une visibilité accrue, renvoient à l'égalité postféministe. Ces

luminosités sont des halos, des lumières qui parent les jeunes femmes d'une éclatante présence théâtrale et délimitent ce faisant le terrain d'une féminité rassurante. Nous pouvons également percevoir de nouvelles dynamiques de pouvoir, d'agression, de violence et d'autopunition. Le pouvoir appartient désormais au complexe mode-beauté d'où émerge, telle une grande luminosité, la mascarade postféministe qui s'impose comme nouvelle norme culturelle.

- 5 L'hyperféminité de la mascarade (porter des talons aiguilles et des jupes étroites, par exemple), qui peut donner l'impression de rétablir les hiérarchies traditionnelles de genre, n'est pas le piège que les féministes ont pensé. C'est aujourd'hui un choix librement consenti, et non une obligation. La femme « en mascarade » affirme que son apparence relève d'un choix libre. Cela correspond à une réorganisation de la féminité, de sorte que la mode rétablit des règles (concernant les chapeaux, les sacs, les chaussures, etc.) qui signalent la soumission à quelque autorité invisible ou à un ensemble opaque d'instructions. Songez à la figure de Bridget Jones et à ses minijupes, à son attitude flirteuse au travail qui s'accompagne d'autoréprimandes de type : « Suis-je bête ! »
- 6 Véritable survivance du passé, la mascarade postféministe vient au secours des jeunes femmes, leur permettant de surfer sur le terrain de la masculinité hégémonique sans compromettre leur identité sexuelle pour peu qu'elles en adoptent le style et l'air « bête et perplexe ». Les jeunes femmes craignent souvent d'être perçues comme agressives ou comme les rivales des hommes. Elles adoptent donc une allure de tête de linotte légèrement agitée, ployant sous le poids des sacs, bracelets, chaussures et autres accessoires qui nécessitent une attention constante.
- 7 Les jeunes mères actives, maintenant. Les jeunes femmes actives ont renoncé à l'idée de discuter des inégalités de genre entre homme et femme au sein du foyer, préférant trouver des solutions, des cogestions, des responsabilités avec l'aide du gouvernement. Ce compromis social est un processus supplémentaire de rétablissement du genre. Une égalité de façade autorisée par les spectacles d'agressions et les comportements antiféminins de certaines jeunes femmes, apparemment sans susciter les types de punition habituels.
- 8 La *phallic girl*, elle, donne l'impression d'avoir acquis l'égalité en devenant semblable aux hommes. C'est une jeune femme qui a fait siennes les libertés associées aux plaisirs sexuels masculins. On attend d'elle qu'elle perçoive le sexe comme un plaisir joyeux, une activité récréative, un loisir hédoniste, un sport, une récompense et une marque de statut.
- 9 La luminosité selon Deleuze irradie les filles qui endossent les habits de la masculinité (celles qui boivent abondamment, jurent, fument, se bagarrent, ont des aventures sexuelles sans lendemain, montrent leur poitrine en public, se font arrêter par la police, consomment de la pornographie, se rendent dans des boîtes de striptease, etc.)... pour autant qu'elles n'abandonnent pas la volonté d'être désirables aux yeux des hommes. Il semble enfin qu'une telle masculinité renforce la désirabilité de ces jeunes femmes au sein de l'économie visuelle hétérosexuelle.
- 10 Le phallicisme féminin est une alternative affirmative à la mascarade. La culture de la consommation, les tabloïds, les magazines féminins, les magazines masculins ainsi que la télévision grand public..., tous ces pans de la culture populaire encouragent les jeunes femmes à mettre en œuvre les normes d'égalité entre les sexes, à renverser les

doubles standard et à adopter les formes de sexualité hédonistes associées aux jeunes hommes.

- 11 Cette manifestation de phallicisme féminin engendre de nouvelles vagues de panique morale, de ravissement et d'excitation voyeuriste. Ces comportements antiféminins permettent néanmoins de revisiter les débats sur la violence sexuelle et le viol (par exemple, si la jeune fille en question a tellement bu qu'elle ne sait pas exactement ce qui s'est passé ou bien si elle était d'accord pour avoir des relations sexuelles avec un certain nombre d'hommes sans toutefois s'attendre à être traitée avec violence). En érigeant en modèle les normes de la conduite masculine dans les domaines de la sexualité, les femmes dédouanent les hommes de toute réflexion critique sur les boîtes de striptease ou sur les nouveaux loisirs sexuels. On pourrait même dire que de telles discussions deviennent de nouveaux tabous.

Les jeunes hommes

- 12 Venons-en aux garçons. Je diviserai cette section en cinq points.
- 13 Tout d'abord, les garçons en Grande-Bretagne. Aujourd'hui bien plus qu'auparavant, les écoles et espaces destinés aux jeunes sont devenus des environnements impitoyables. Divers modes d'expressions dits « *soft liberal* » ou de gauche ont été marginalisés, considérés comme démodés, voire absurdes, et la violence symbolique du néolibéralisme hyperconcurrentiel a remplacé un vocabulaire intérieur relevant de la sollicitude, de la compassion, de l'esprit de communauté, du traitement de chacun sur un pied d'égalité, de l'empathie pour les moins chanceux... Par opposition à ces valeurs, la brutalité et les agressions augmentent. À ceci s'ajoute une admiration exclusive pour ceux qui donnent l'impression de pouvoir accéder à la richesse et au statut de célébrité, de star de la culture populaire.
- 14 Soutenant que les établissements scolaires sont des lieux de vie sociale ainsi que des environnements d'apprentissage, Ann Phoenix³ démontre que les garçons ont à négocier des aménagements personnels entre une exigence de masculinité valorisant l'agression et la confrontation et les valeurs de l'École. Pour être populaire, un garçon doit s'attirer des ennuis. Travailler dur comporte un risque de harcèlement, à l'instar des déboires décrits par Paul Willis dans *Learning to Labour*⁴ (« l'apprentissage du travail »). Donc pour être bon, il faut être mauvais, c'est-à-dire s'affirmer en faisant le mauvais garçon. Il semble clairement que la masculinité implique de devenir populaire et de ne pas travailler.
- 15 De plus, il manque plusieurs voix à la *gang culture* : voix parentale(s), voix de sœurs, voix d'enseignants, voix d'aînés, voix de la famille élargie, de jeunes travailleurs, d'adultes. Soit exclus, soit marginalisés, les garçons de *gang culture* sont devenus les nouvelles bêtes noires du système scolaire. Étiquetés, ils se livrent en retour à une sorte d'autoaccomplissement prophétique. Cela renforce leur exclusion des systèmes de valeur plus vastes et les installe encore plus profondément dans la subculture des bandes et dans le modèle de solidarité du désespoir qu'elles leur proposent.
- 16 Ces garçons sont tellement soudés par un souci commun de non-humiliation que le moindre commentaire peut déclencher un incident d'une violence terrible. Il y a quelques semaines à Londres s'est déroulé un procès concernant une jeune fille de 14 ans brutalement violée par près de neuf jeunes hommes. La vengeance était la cause de

l'attaque. La jeune fille avait commis l'imprudence de dire à une camarade de classe qu'elle trouvait l'un de ces garçons « moche ». Elle s'est vite rendu compte qu'elle serait punie, et malheureusement, c'est exactement ce qui s'est produit : elle a été traînée à travers la cité avant d'être violée par le garçon en question puis par ses amis. C'est une insulte banale qui lui a valu d'être traumatisée à vie. Il faut signaler que les garçons ne montrent aucun remord face à la peine de prison qu'ils considèrent comme la conséquence de leur acte. Ne serait-ce qu'à Londres, en cette année 2008, vingt-huit garçons ont été poignardés à mort. Une fois de plus, dans la plupart sinon dans tous les cas, de petits événements apparemment insignifiants ont déclenché ces attaques. Des stigmates de comportements propres à l'univers scolaire, à l'amitié ou à la vie des quartiers entrent en jeu. Il y a quelques mois, près de ma maison dans le nord de Londres, deux sanctuaires ont été érigés à la mémoire de jeunes garçons abattus à quelques pas de là.

- 17 Camilla Batman-Ghelidjh⁵ soutient avec force que nous ne devons pas sous-estimer à quel point certains de ces jeunes sont anéantis et perturbés. Les plus violents, dit-elle, ont souvent eux-mêmes été tellement brutalisés (enfants réfugiés, maltraités ou abandonnés) qu'ils sont mentalement incapables de comprendre les conséquences de leurs actes. Sa réaction rejoint ma position. Au cours des vingt dernières années, le gouvernement et la culture politique en général ont dévalorisé le travail avec les jeunes. Peu d'étudiants à qui j'ai enseigné au cours des dernières décennies ont souhaité devenir travailleurs spécialisés dans la jeunesse ou le social, même s'ils possédaient les qualifications requises ; le statut de cette carrière a baissé.
- 18 Cinquième point et conclusion : je prônerais une médiation, assortie d'une resocialisation, mise en œuvre par une importante augmentation des ressources de l'État et des gouvernements, pour travailler avec ces garçons au cas par cas. À l'heure actuelle, il est intéressant de constater que leur seul exutoire à toute cette rage soit la musique rap : la beauté nihiliste, mélancolique et poétique, l'hyperémotivité de Snoop Doggy Dogg, Dr Dre et 50 Cent.

NOTES

1. MCROBBIE, Angela, *The Aftermath of Feminism : Gender, Culture and Social Change*, Londres, Sage, 2009.

2. « Quand Foucault définit le panoptisme, tantôt il le détermine concrètement comme un agencement optique ou lumineux qui caractérise la prison, tantôt il le détermine abstraitement comme une machine qui non seulement s'applique à une matière visible en général (atelier, caserne, école, hôpital autant que prison), mais aussi traverse en général toutes les fonctions énonçables. La formule abstraite du panoptisme n'est plus "voir sans être vu", mais "imposer une conduite quelconque à une multiplicité humaine quelconque". », DELEUZE, Gilles, *Foucault*, Éditions de Minuit, Paris, 1986-2004 p.41.

3. WILLIS, Paul, *Learning to Labour. How Working Class Kids Get Working Class Jobs*, Farnborough, Hants Saxon House, 1977, New York, Columbia University Press, 1981.

4. PHOENIX, Ann. Professeur de psychologie sociale et développementale, codirectrice de l'unité de recherche Thomas Coram à l'université de Londres. Ses travaux portent sur la maternité, l'identité sociale, les adolescents et les phénomènes de racialisation et de genre.

5. BATMANGHELIDJH, Camilla. A fondé en 1996 à Londres l'association caritative *Kids Company* qui prend en charge de façon pratique, affective et éducative des enfants et adolescents défavorisés et vulnérables dans les milieux urbains.

NOTES DE FIN

1. Professeur au département Média et communication du Goldsmiths College, université de Londres.

Cultural Studies, gender et études filmiques

Geneviève Sellier

NOTE DE L'AUTEUR

Note portant sur l'auteur¹

- 1 Je ne suis pas sûre que mon intervention soit dans la continuité de celle d'Angela McRobbie, car le travail qu'elle vous a présenté me semble à des années-lumières (de mon point de vue, en tout cas) des difficultés que nous avons en France, depuis les élaborations successives des *Gender Studies* à partir des *Cultural Studies* britanniques (donc depuis trente ou quarante ans), à rendre ces *Gender Studies* légitimes dans certains champs disciplinaires. Je vais parler de notre réalité qui, d'une certaine manière, est plus triste que l'extraordinaire bouillonnement des *Cultural Studies* britanniques. Mais c'est notre réalité, c'est avec elle que nous devons vivre et nous la changerons peut-être, qui sait ? Je vois que la salle est composée de jeunes, c'est formidable. Les jeunes, j'espère que je ne vais pas trop vous déprimer, mais c'est important de savoir où l'on est et sur quel terrain on travaille. Dans le cadre de cette table ronde, je voulais, à partir du cas des études filmiques sur lequel je travaille, essayer de pointer le type de résistance qui existe en France par rapport aux *Cultural Studies*, et donc par rapport à cette variante des *Cultural Studies* que sont les *Gender Studies*.

Études féministes ou *Gender Studies* et études filmiques

- 2 Pour ceux qui ne sont pas très familiers avec ces approches, il faut d'abord rappeler que ce qu'on appelle parfois les études féministes et qu'on appelle aussi les *Gender Studies* – je ne m'attarderai pas sur les nuances entre ces deux appellations – sont nées à

Birmingham, à la fois contre et à partir des *Cultural Studies*. C'est-à-dire que, comme l'ont dit tout à l'heure un certain nombre des intervenants, notamment David Morley, les *Cultural Studies* se sont développées comme une prise en compte de la culture des classes populaires, en particulier de la classe ouvrière britannique. Mais les anthropologues et ethnologues qui s'intéressaient à ces nouveaux objets ne se sont d'abord pas rendu compte que cette culture était, en général, masculine et blanche.

- 3 L'un des premiers apports critiques aux *Cultural Studies* dans les années soixante-dix a été l'émergence – à partir du travail de femmes chercheuses en premier lieu – de la question du genre : les productions culturelles sont genrées. Elles sont genrées à la fois dans le processus de production et dans le processus de réception, et l'on ne peut pas comprendre comment fonctionne la culture si l'on ne prend pas en compte son caractère genré. Genré de façon différente selon les cultures, les périodes, etc., mais genré. Dans cette mesure, on peut dire que les *Gender Studies* sont une émanation, critique certes, mais une émanation tout de même, des *Cultural Studies*, et ce du point de vue des nouvelles approches mais aussi des objets qu'elles proposent, puisque ces deux aspects sont présents dans les nouvelles *Cultural Studies*. Cette nouveauté date d'un certain temps déjà, mais en France, cela reste une nouveauté.
- 4 À travers le cas des études filmiques, je vais donc aborder ces deux aspects : la question des objets et la question des disciplines (ou des approches). Pourquoi reste-t-il des résistances extrêmement vives en France à l'appropriation des *Cultural Studies* et des *Gender Studies* par les études filmiques ?
- 5 Et d'abord, les études filmiques, qu'est-ce que cela veut dire ? Ce sont les études qui prennent les films pour objet. Mais évidemment, pas n'importe quels films : les films en tant qu'ils ont été construits comme culture légitime. Et la France est la patrie de la cinéphilie – je ne sais pas si nous devons en être fiers mais c'est ainsi –, c'est-à-dire que dans notre pays, en particulier à partir de l'après-guerre, est née l'idée que le cinéma ne relevait pas simplement de la culture de masse mais pouvait être le lieu d'un regard cultivé d'une part, d'une production cultivée d'autre part. C'est la France qui, en quelque sorte, a été le berceau de la construction du cinéma comme objet de culture légitime, en particulier avec les Cahiers du cinéma dans les années cinquante. Cette construction a été très importante en son temps, car l'élite cultivée devait cesser de mépriser le cinéma et s'y intéresser pour permettre au cinéma de devenir un lieu de création légitime. Cette construction du cinéma comme partie de la culture légitime s'incarne aujourd'hui dans la catégorie de ce que nous appelons en France le « cinéma d'auteur », initié par la Nouvelle Vague, dont elle reste la matrice.

Résistances des études filmiques aux *Gender Studies*

- 6 Le problème, c'est que ce cinéma d'auteur est, comme je l'ai indiqué dans le titre d'un de mes ouvrages, un cinéma qui s'est construit au masculin singulier et de manière invisible. Ce masculin singulier, de la Nouvelle Vague d'abord, du cinéma d'auteur ensuite, est le masculin universel de la culture d'élite telle que nous la connaissons dans nos universités, mais aussi dans nos lycées, ces voies d'accès à la grande culture, à la grande littérature, à la grande musique. Et comme vous l'avez compris, les *Cultural Studies* se sont construites en Grande-Bretagne de manière à casser cet édifice. En France, cet édifice est toujours debout, bien debout, et continue à fonctionner, non seulement comme patrimoine que les universités s'emploient à valoriser, mais aussi

comme matrice toujours productive d'un type de création constamment évalué sur le mode de la distinction.

- 7 Pour revenir au cinéma : la critique en France est aussi construite sur un modèle matriciel – je ne sais pas si on nous l'envie, mais en tout cas il est en partie copié ailleurs. Ce modèle matriciel, c'est que la critique cinéophile, la « vraie critique », se donne pour mission de distinguer le « vrai cinéma », c'est-à-dire le septième art, du reste, c'est-à-dire de « séparer le bon grain de l'ivraie ». Pour ce faire, elle utilise des critères largement réélaborés ensuite par l'Université : des critères presque exclusivement esthétiques et formels. Ainsi, la preuve que le cinéma fait partie de la culture légitime, c'est qu'on peut en parler d'une manière strictement esthétique et formelle.
- 8 Mais qu'est-ce qui disparaît dans cette opération de légitimation ? C'est la question : de quoi parlent les films ? Et comment en parlent-ils ? Vous ne trouverez jamais un mot là-dessus dans les critiques de films françaises. Et de quoi parlent les films ? Ils parlent de rapports entre les sexes. Tout le cinéma de fiction ne parle que de ça, ou des rapports des hommes entre eux ou des femmes entre elles. Le réservoir fictionnel du cinéma, chez nous comme ailleurs, c'est le rapport entre les sexes, à la fois comme rapport de pouvoir et, bien entendu, comme rapport de désir. Cet énorme réservoir, dans l'approche cultivée du cinéma, n'est jamais rendu visible. Ce qui disparaît là-dedans, c'est la dimension genrée du cinéma.
- 9 Autre élément qui explique les résistances françaises aux *Gender Studies* – en tout cas pour ce qui concerne la culture légitime, car vous pouvez tenir le même raisonnement pour les études littéraires, les seuls secteurs dans lesquels les *Gender Studies* ont pu se développer un peu en France étant la sociologie et l'histoire, un peu moins l'anthropologie et la philosophie, et pas du tout ce qui concerne la culture cultivée de Pierre Bourdieu¹, les *Gender* restant pour ainsi dire taboues –, cet autre élément qui intervient quand on parle de cinéma, donc, c'est que le cinéma d'auteur est une part de « l'identité nationale » contemporaine. Toute la bataille sur l'exception culturelle est passée par cette idée que la France, qui n'a plus d'empire colonial, s'identifie maintenant à sa haute culture, et que l'expression la plus facilement exportable, l'expression la plus séduisante de cette haute culture, c'est le cinéma d'auteur, dont le lieu d'élection est le Festival de Cannes, où se crée son modèle mondial.
- 10 Le cinéma étant devenu un élément central de l'identité nationale, cela le rend encore moins susceptible d'être soumis à un regard critique. Et à partir du moment où l'on est dans les questions de genre telles que les formulent les *Gender Studies*, on porte forcément un regard critique sur la culture : ce qui nous intéresse, comme le rappelait David Morley, c'est la critique comme lieu de pouvoir ; comme lieu d'exercice du pouvoir ou de résistance au pouvoir, mais bien comme lieu de pouvoir.
- 11 Et bien entendu, il s'agit là de rapports de pouvoir entre les sexes et de la manière dont la domination patriarcale et masculine s'exerce, mais aussi de la manière dont on peut tenter d'y résister. Évidemment, dès qu'on parle de cela, on n'est plus dans un rapport hagiographique à la culture, on n'est plus dans un rapport de culte, on est dans un rapport critique, et vous vous rendez bien compte que ça pose problème.

Approches « *Gender* » du cinéma

- 12 Pour finir, je voudrais donner deux exemples de la manière dont ce type d'approche peut être vécu comme tabou en France. Si l'on propose une approche « *Gender* » du cinéma de la Nouvelle Vague, par exemple. La Nouvelle Vague, comme vous le savez est « le modèle indépassable » du cinéma comme art : elle se présente comme un cinéma à la première personne, comme le moment où, enfin, des cinéastes, jeunes hommes créatifs, se sont emparés de l'instrument « cinéma » pour en faire des productions dignes d'être élues par l'élite cultivée. C'est le tournant des années soixante, un moment en quelque sorte « sacré » dans la légitimation du cinéma.
- 13 À partir du moment où l'on en propose une approche « *Gender* », on va évidemment faire apparaître la dimension masculine de ces films : comment des formes de domination masculine se jouent-elles, se reconfigurent-elles dans ces films ? Comment les images de femmes produites par ces films, des images de femmes souvent magnifiques, sont-elles en fait des fantasmes masculins par lesquels passe une nouvelle forme de domination culturelle ? D'une certaine manière, on va rendre ces films plus intéressants, mais par là même, on va les détrôner. Et dans ce contexte culturel, c'est compliqué.
- 14 Deuxième exemple, du côté des objets. L'approche « *Gender* » d'un objet légitime pose problème, et travailler sur un objet illégitime pose problème aussi. C'est-à-dire que la deuxième façon d'être illégitime dans les études filmiques françaises, c'est de dire, par exemple : aujourd'hui, vous étudiez le cinéma hollywoodien classique, qui est un cinéma destiné au grand public, un cinéma populaire ; vous étudiez beaucoup moins le cinéma français classique qui a également été destiné au public populaire. Or, l'équivalent contemporain du cinéma populaire, c'est la fiction télévisée française. Bien sûr, il y a la fiction télévisée américaine, que produit HBO. Mais ce qui pose problème, c'est de s'intéresser à la fiction télévisée française, celle que regarde la grande masse des téléspectateurs, le public des classes moyennes d'aujourd'hui, en particulier les séries policières.
- 15 L'intérêt qu'il y a à étudier cette fiction télévisée contemporaine, c'est qu'on s'aperçoit qu'elle est le lieu d'un « féminisme populaire ». Cette notion a été élaborée ailleurs que chez nous, bien sûr, mais on peut se réapproprier cette notion à propos de séries comme Julie Lescaut, Une femme d'honneur, Sœur Thérèse.com (ma préférée), car dans ces séries se discute, de manière plus ou moins consensuelle, mais toujours contradictoire, la manière dont notre société construit aujourd'hui les normes du masculin et du féminin. Et de ce point de vue, c'est passionnant, parce que si on les compare aux séries policières américaines, c'est très différent. Il y a une construction des normes sexuées tout à fait spécifique à la fiction télévisée française ! Mais pour le voir, il faut la regarder, et c'est le premier obstacle, puisque la fiction télévisée française n'existe pas pour l'élite cultivée française.
- 16 Vous voyez le genre de problèmes que posent les *Gender*, mais c'est très stimulant, parce qu'on peut ainsi découvrir de nouveaux terrains, créer, faire émerger de nouveaux corpus... Ce travail a été entamé, entre autres, par la revue lilloise *Tausend Augen*, créée il y a une dizaine d'années par d'anciens étudiants de Noël Burch, qui continue, dans les conditions difficiles d'un travail intellectuel militant, à faire connaître et à produire des analyses inspirées des *Gender Studies*.

NOTES

1. BOURDIEU, Pierre, *La Distinction, critique sociale du jugement*, Paris, Éditions de Minuit, 1979.
-

NOTES DE FIN

1. Professeur d'études cinématographiques à l'université de Caen, membre de l'Institut universitaire de France.

Les médiacultures et la francité

Éric Macé

NOTE DE L'AUTEUR

Note portant sur l'auteur¹

Retour sur les questions de traduction

- 1 Pour revenir sur le livre que vous a présenté Éric Maigret, je suis ravi de sa publication, parce qu'elle remet les choses à leur place : certes, les *Cultural Studies* sont une tradition anglo-saxonne née à Birmingham, avec les racines dont on a parlé, mais en ce qui me concerne, la question ne se pose pas de savoir si j'en fais ou si j'en suis. Tout ce qui m'intéresse, c'est : est-ce que je peux en faire usage, et est-ce que c'est productif ? J'ai un raisonnement un peu banal de sociologue : je travaille sur des objets et j'ai besoin d'outils, or il y a des gens qui élaborent des concepts, mettent en œuvre des méthodes et produisent des objets, donc ça m'intéresse.
- 2 Et si je définis les *Cultural Studies* comme l'étude des rapports conflictuels de pouvoir dans la culture, on ne peut pas traduire par « études culturelles ». Parce que c'est un concept. D'ailleurs, est-ce que ça vaut la peine de traduire ? Si l'on prend l'ensemble des concepts et catégories mobilisés par les *Cultural Studies* : *hegemony, power, relation, culture, race, ethnicity, gender, class, identity, popular, nation...* ce sont les mêmes mots ! Inutile de les traduire ! Pourquoi se lancer dans de grandes considérations de traduction, puisque nous parlons le même langage et pourvu que nous nous situions dans des héritages et traditions sociologiques et anthropologiques qui, elles aussi, réfléchissent depuis longtemps sur la question des rapports de pouvoir et des approches conflictuelles de la nature des choses et des relations ? C'est ce qui me semble le plus significatif.

Retour sur les rapports entre la France et la Grande-Bretagne : le *backlash* et la question des différences

- 3 Pour revenir maintenant sur le lien entre la France et la Grande-Bretagne : en France, on dit « Grande-Bretagne », jamais « Royaume-Uni ». On a un rapport bizarre avec l'Irlande, alors on dit « Grande-Bretagne »... Par ailleurs, il a été évoqué mon rapport pour le CSA sur la diversité dans les programmes de télévision ; récemment, *Libération* a fait sa une sur les statistiques ethniques... Donc en ce moment, toutes ces affaires sont controversées.
- 4 Il me semble qu'à ce propos, nous avons changé de période. Quelle était la situation précédente ? Quelle est la situation actuelle ? Ce détour pour voir comment ces questions peuvent être mobilisées de manière stratégique. Grosso modo, en Grande-Bretagne, il me semble que le clivage, c'est 2005 : les attentats à Londres. Jusque-là, l'univers anglo-saxon, l'univers britannique, se disait extrêmement sensible aux différences. Il était nécessaire d'y être sensible, parce qu'elles étaient le produit de régimes asymétriques de pouvoir, soit dans les domaines du genre (avec le féminisme et le sexisme), soit dans le domaine ethno-racial. La question des discriminations, rapportée à la prise en compte des différences, était centrale. C'est précisément la raison pour laquelle les Français pensaient : « Il ne faut surtout pas s'inspirer de ce que font les Britanniques, parce que c'est le communautarisme, donc nous devons absolument être indifférents aux différences, car c'est la condition nécessaire à la réalisation de l'égalité. » Quand, y compris au sein de la recherche, on était sensible à la nécessité de prendre en compte les différences, non pour les valoriser en tant que telles, mais pour montrer qu'elles sont produites dans des rapports asymétriques de pouvoir, c'était compliqué.
- 5 Aujourd'hui qu'on a changé de période, c'est toujours compliqué. Angela McRobbie me contredira si nécessaire, mais il me semble qu'à partir de 2005, en Grande-Bretagne, il y a eu ce que l'on appelle un effet « *backlash* » qui consiste à dire : « Nous avons trop pris en compte les différences, et voilà ce que nous avons gagné à intégrer tous ces gens soi-disant anglais »... Et donc (et j'ai lu plusieurs articles à ce sujet) il y a une réaction en ce moment, y compris à la télévision où la diversité est assez bien prise en compte, une réaction d'indifférence à la question de la diversité. Plus personne ne sent le besoin de définir la nation, comme le disait Stuart Hall, par les notions de *new ethnicities*. La question ne se pose plus. Il y a une espèce de rétractation nationaliste sur ces affaires-là, précisément à cause du double trauma 2001-2005. Du coup, qu'est-ce qui se passe en France ? « On vous l'avait bien dit qu'il ne fallait pas prendre en compte les différences. Regardez les Anglais, maintenant ils font le contraire. » De nouveau, les gens prennent prétexte de la situation anglaise pour que ces objets, ces modes d'interrogation, ne soient pas retravaillés en France. Contre cela, nous poursuivons notre projet sociologique et intellectuel, qui consiste à prendre au sérieux les *Cultural Studies* en tant qu'elles nous offrent des outils productifs.

Un document issu des médiacultures : antistéréotypes et contre-hégémonies

- 6 Maintenant, je voudrais vous montrer un court document (deux minutes cinquante) pour introduire ma réflexion sur la manière dont la question de la francité est aujourd'hui travaillée par les médiacultures. C'est un épisode d'une web-série (pas à la télévision *mainstream*, c'est un nouveau format de fiction) et un exemple d'objet sur lequel il me semble intéressant de travailler, à partir duquel nous pouvons mobiliser des outils typiquement issus de la tradition des *Cultural Studies*. Nous devons cette web-série à une équipe de jeunes Bordelais qui anime le site www.apartcatoutvabien.com, web-série qu'ils intitulent eux-mêmes *Comédie islamique*. C'est fait par des musulmans, pas forcément pour des musulmans, mais dans des « quartiers populaires » et il y a comme une petite bande qui se mobilise pour faire ça. Vous pouvez aller voir sur leur site, il y en a quatre ou cinq autres qu'ils sont en train d'essayer de vendre à des chaînes. La web-série monte en puissance parce qu'elle offre des formes fictionnelles qui n'existaient pas sans elle.
- 7 Ils ont intitulé cet épisode « Le côté obscur ». Cela me semble extrêmement significatif, parce qu'évidemment, la référence est média-culturelle : c'est *La Guerre des étoiles*. Mais c'est plus que ça ; c'est aussi le « côté obscur » du féminisme français après l'interdiction du voile à l'école, où l'on a vu comment le discours féministe s'est laissé embarquer dans une rhétorique quasi islamophobe ou xénophobe (« la liberté, l'autonomie, la laïcité de la modernité contre la barbarie de ces gens qui sont chez nous »). Il y a donc le côté obscur d'un certain féminisme qui, à un moment donné, a fait alliance avec un État qui se définit comme la modernité et le progrès contre ce qui peut le menacer. Mais il y a aussi le côté obscur de chacun d'entre nous, qui rappelle que le patriarcat et le sexisme peuvent poser question.
- 8 Dans ce cas, il se trouve que ce n'était pas un foulard, mais ça aurait pu. Le travail est donc intéressant parce que réflexif et ambigu. Au fond, il y a plein de lectures possibles, et en tout cas, c'est drôle, ça joue son effet de contre-pied, d'antistéréotype. Il me semble qu'on a là des acteurs qui reprennent la main sur un débat clos de manière hégémonique par le vote de la loi avec laquelle on pensait avoir résolu la question du foulard islamique en France, c'est-à-dire l'avoir disqualifié comme *ne pouvant participer de la francité contemporaine*. C'était bien l'énoncé de la loi. Et en réalité, ce débat clos de manière hégémonique n'est pas clos. D'abord parce qu'il y a toujours des filles qui portent le foulard. Même si ce n'est pas à l'école, il y en a plein à l'université, et elles continuent d'élaborer des formes de subjectivité, des formes d'individuation qui passent par le foulard ou le mobilisent d'une manière ou d'une autre. Et ce débat clos dans la sphère publique se rouvre ici, par une web-série qui s'intitule elle-même *Comédie islamique* - un peu à la manière de cette série canadienne, *La Petite mosquée dans la prairie*, diffusée sur une chaîne *mainstream*, qui a un énorme succès populaire et a été diffusée en France sur Canal Plus. Canal Plus qui a aussi diffusé une autre série, *Family mix*, une série allemande qui met en scène un couple mixte et n'a pas peur de prendre en charge les stéréotypes pour faire un travail de déboîtement, alors qu'il y a une autre solution, souvent adoptée par la télévision française, qui consiste à prendre en charge les stéréotypes en faisant comme s'ils n'existaient pas et à mettre en œuvre des contre-stéréotypes, du genre : « Les Arabes ne sont pas que méchants ou bêtes, ils peuvent aussi être avocats. » Contre-stéréotypes qui ne prennent jamais en charge le stéréotype.

Tandis qu'avec cette web-série, il y a des régimes de monstration, des mises en scène, qui ouvrent, au fond, la boîte de Pandore des ethnicités.

- 9 Vous voyez que je suis très « hallien » des années soixante-dix, très « *new ethnicities* » ; et je pense que l'intérêt du moment que nous vivons aujourd'hui, c'est que tout ce que closent les instances légales, légitimes, médiatiques et hégémoniques se voit débordé par ce type d'objets. Et il faut être attentif à ces objets, parce que – c'est un vieux principe – ce qui semble le plus *freak*, le plus marginal (transsexuels, filles voilées...) a une vertu extraordinaire du point de vue de l'analyse : nous sommes dans des sociétés réflexives, comme dirait Giddens¹, et ces objets nous engagent à interroger l'évidence de la norme.
- 10 C'est ce que je disais tout à l'heure sur les handicapés, c'est-à-dire que si les handicapés disent : « Nous ne sommes pas des handicapés, ce sont les milieux dans lesquels nous évoluons qui nous handicapent », ça nous conduit à interroger la norme. Il me semble que c'est le cœur du raisonnement qu'il nous faut tenir, quel que soit l'objet culturel et avec toutes ses spécificités qu'il nous faut prendre au sérieux – car avec une approche de type *Cultural Studies*, on prend les objets culturels au sérieux, et pas de haut, y compris dans leur dimension esthétique.
- 11 Ce film dure deux minutes cinquante : c'est un format très contraignant, mais vous voyez que ça fonctionne, qu'il y a le petit ressort qu'il faut, la mise en scène, une bonne prise de son en plein air, etc.. Il faut mobiliser beaucoup de choses pour produire ces effets. Ça renvoie à une discussion plus générale, que j'appelais dans un livre « le tournant postcritique » : oui, il y a asymétrie, évidemment, mais cela ne veut pas dire qu'il y ait domination. Très souvent, quand on raisonne en termes d'asymétrie dans le domaine culturel, on raisonne en termes de domination. Mais non, il n'y a pas domination ! La preuve : on a là des acteurs, plus ou moins concernés, peu importe, qui montrent une créativité culturelle et, via des objets médiaculturels, rouvrent des espaces de réflexivité et de déboîtement.
- 12 Je vous ai présenté un exemple de matériau des *Cultural Studies*, mais ça aurait pu être autre chose. Au fond, c'est là qu'est l'extraordinaire productivité des *Cultural Studies*, et c'est pour cela que la prolifération des *Studies* ne me pose aucun problème, tant que ce sur quoi nous travaillons et la manière dont nous le faisons participent d'une même interrogation sur les rapports de pouvoir. On citait Stuart Hall tout à l'heure. J'ai eu l'occasion de l'écouter, et il nous mettait en garde, nous autres qui prenons au sérieux plein d'objets culturels bizarres, contre l'oubli de cette question essentielle : oui, je travaille dessus, mais qu'est-ce que cela a à voir avec tout le reste ? Ces principes épistémologiques sur des façons de s'interroger très productives concernent une grande diversité d'objets, mais c'est parce que ces objets sont si divers et si inattendus qu'ils nous permettent de produire de la connaissance sur le monde et sur la culture contemporaine.

NOTES

1. Giddens, Athony. Professeur émérite à la London School of Economics. Il compte parmi les plus importants contributeurs à la sociologie contemporaine. Il propose une théorie sur la structuration et une vision holistique des sociétés contemporaines.

NOTES DE FIN

1. Professeur de sociologie à l'université de Bordeaux.

Politique de l'image : les *Cultural Studies* et la question de la représentation, réflexion sur la « blanchité »

Maxime Cervulle

NOTE DE L'AUTEUR

Note portant sur l'auteur¹

- 1 Dans la lignée des interventions d'Angela McRobbie, de Geneviève Sellier et d'Éric Macé, je vais me servir des *Cultural Studies* pour interroger une norme culturelle, celle de la « blanchité ».

Minorités visibles et blanchité

- 2 Je partirai d'un terme extrêmement employé aujourd'hui en France, le terme : « minorité visible ». La première question que pose ce terme est celle du partage politique de la visibilité, et donc : quel est l'envers, quelle est la part cachée de la minorité visible ? Cela ne peut pas être la « minorité invisible » (car alors la première partie de l'équation resterait hors de portée). Ce serait donc la « majorité invisible ». Une expression absolument inverse à la première et qui dit l'imperceptibilité des rapports de pouvoirs qui se jouent pourtant sur le terrain de la visibilité. Avec cette expression, les régimes du dicible et du visible conspirent à taire et à dissimuler le domaine hégémonique, le caractère sensiblement asymétrique et inégal du partage politique. La majorité invisible occupe ainsi une position dissimulée au creux des discours, qui tend à masquer son rôle comme régime culturel hégémonique.

- 3 Ce régime culturel hégémonique, les *Cultural Studies* permettent de le nommer : c'est la blanchité. Le terme « blanchité » est la traduction du terme anglais « *whiteness* » qui désigne l'hégémonie blanche et ses déclinaisons politiques, sociales et culturelles. La thématique de la blanchité a émergé au sein des *Cultural Studies* britanniques et américaines à partir du milieu des années quatre-vingt, notamment sous la plume de Stuart Hall – David Morley en parlait ce matin. Un champ de recherche s'est développé sur ce terrain, champ de recherche qui s'est baptisé *Critical White Studies* (« études critiques sur la blanchité ») et qui ironiquement, en réponse à ce que bien maladroitement on appelle parfois en France « la question noire », pose « la question blanche ». Ce champ interroge la formation des identités blanches et la persistance du racisme et de la catégorie de « race ». On peut en effet émettre l'hypothèse - aussi bien dans le contexte états-unien ou britannique que français - que la « race » reste aujourd'hui une catégorie prégnante dans l'approche qu'ont les acteurs sociaux de leurs environnements malgré la fin du règne des sciences racialistes. À ce sujet, Pap Ndiaye écrivait récemment dans *La Condition noire*¹ que les sciences humaines et sociales se doivent de reconnaître de façon pragmatique l'existence imaginaire de la race et de ces effets.

L'hypervisibilité de l'invisible blanchité

- 4 En renversant la perspective et en se penchant sur les corps, les identités, les représentations et les pratiques sociales blanches plutôt que sur les cultures des minorités ethnoraciales, les *Critical White Studies* donnent à voir les processus de racialisation selon une perspective nouvelle. La blanchité est la majorité invisible qui se dérobe et parvient à disparaître des discours. L'invisibilité de la blanchité relève d'un aménagement politique du domaine du visible qui partage aussi les rôles entre ceux qui voient et ceux qui ne voient pas. En effet, la blanchité n'est pas tant invisible que trop visible, hypervisible ; sous le masque du commun, de l'évidence, son omniprésence est rarement interrogée autrement que via la visibilité des autres, en l'occurrence celle des minorités ethnoraciales. Il suffit pourtant de revenir aux écrits importants d'auteurs africains américains tels que W. E. B. Du Bois², Joyce Ladner³ ou James Baldwin⁴ pour se rendre compte que l'omniprésence de la blanchité n'est invisible qu'aux yeux des Blancs. En 1920, Du Bois, premier sociologue noir, écrivait ainsi⁵ :

« Je connais de nombreuses âmes agitées et bouillonnantes, mais aucune ne m'intrigue plus que l'âme des Blancs. Le regard que je porte sur celle-ci est singulièrement clairvoyant, je vois à travers elle. Je les vois selon une perspective inhabituelle, pas comme un étranger mais en autochtone, cœur de leur pensée, chair de leur langage, je vois ces âmes nues d'un bout à l'autre et je vois ce qui traverse leurs entrailles. »

- 5 Il existe, au-delà de Du Bois, une longue et riche histoire des savoirs noirs sur la visibilité blanche ; on peut penser aux travaux récents de Toni Morrison⁶ sur la blanchité dans l'histoire littéraire américaine, aux travaux de bell hooks⁷, féministe noire, sur la perception qu'ont les spectateurs noirs du cinéma blanc, ou encore aux travaux philosophiques de George Yancy⁸ et Charles Mills⁹ sur l'hégémonie des savoirs blancs dans la philosophie.
- 6 L'expression même de « minorité visible » et le partage implicite qu'elle convoque supposent un privilège de la vision. Qui a le privilège pour voir et pour dire avec l'expression « minorité visible » ? Aux yeux de qui ces minorités sont-elles visibles ? Le

partage de la visibilité et de la vision que suppose l'expression « minorité visible » implique en soi une énonciation blanche et, de fait, une exclusion des minorités ethnoraciales du champ de la parole et de la vision. On peut aussi souligner que l'assignation de ces minorités au domaine du visible, l'injonction à la visibilité, tend à construire un groupe social frappé de particularisme, d'une spécificité à interroger et donc à mettre en lumière. À l'inverse, ce que nous pourrions appeler « l'hyper(in)visibilité de la blancheur » contribue à faire de la blancheur une sorte d'horizon universel de la représentation qui serait à la fois partout et nulle part en particulier. À la fois invisible et hypervisible, la blancheur constitue le standard de visibilité à l'aune duquel sont mesurées les représentations de tous les autres groupes sociaux. Ainsi la blancheur fixe-t-elle la norme de la représentation, de même qu'elle situe la norme photographique de l'image même. Richard Dyer, dans *White*¹⁰, a montré combien l'histoire du développement des techniques photographiques, et notamment l'histoire du développement du cinématographe et de la pellicule, est intrinsèquement liée à l'histoire des oppressions raciales :

« Les Blancs créent les images dominantes du monde à leur image, sans se rendre compte qu'ils créent ce monde à leur image. Ils définissent des standards de l'humanité, grâce auxquels ils ne peuvent que réussir tandis que tous les autres sont condamnés à échouer. »

- 7 Richard Dyer s'est également attelé à l'analyse de la relation entre blancheur, blancheur (la couleur) et iconographie chrétienne ; ou encore, il a étudié les représentations cinématographiques du corps blanc, de Tarzan à Rambo en passant par les zombies de George Romero. Parenthèse : Richard Dyer, qui fait partie de ce que l'on pourrait appeler – j'ignore si Angela McRobbie sera d'accord – la deuxième génération des *Cultural Studies* de Birmingham, a fait sa thèse à Birmingham sous la direction de Stuart Hall.
- 8 Outre Richard Dyer, de nombreux auteurs des *Cultural Studies* ont travaillé sur le rôle que joue cette normativité blanche dans la culture visuelle et se sont attachés à déconstruire la mécanique des imaginaires raciaux, mécanique qui serait aussi bien structurée par la narration que par les modes de production technique, par l'économie ou par l'esthétique. On peut penser aux travaux de Martin Berger qui, dans un livre intitulé *Sight Unseen*¹¹, a analysé l'inscription de la blancheur dans l'histoire de la culture visuelle américaine, c'est-à-dire aussi bien dans l'histoire de l'architecture muséale que dans celle de la peinture paysagère ou du cinéma muet. On peut aussi penser à Daniel Bernardi¹², qui a dirigé trois ouvrages collectifs sur la production de l'identité blanche à travers l'économie du cinéma américain.

Racisme systémique et hégémonie blanche

- 9 Ces interrogations sur la blancheur reposent toutes sur l'idée que le racisme n'est pas tant un comportement individuel qu'un système. On parle donc de racisme systémique. Considérer le racisme comme système revient à dire qu'il joue un rôle partout et pour tous, qu'il donne forme à des comportements, à des subjectivités, à des savoirs, ou même à des ignorances savamment orchestrées. Cela revient donc à mettre en lumière – et c'est là que les *Critical White Studies* peuvent apporter un éclairage particulier – le fait que la racialisation joue un rôle dans la fabrication de toutes les identités, et pas seulement pour les minorités ethnoraciales. Considérer le racisme comme système revient à dire que le partage inégal des rôles et des parts relève d'une responsabilité

collective. Dans la logique systémique, qui dit « exclusion et discrimination » – en général c'est là-dessus que porte le débat français – dit aussi « inclusion et privilège ».

- 10 Les *Critical White Studies* visent ainsi à interroger les privilèges blancs et les processus d'élaboration d'une ignorance blanche, à la fois face au racisme et face aux histoires, aux cultures et aux savoirs non blancs. Différentes enquêtes de terrain ont été menées en Europe – je pense notamment aux importantes enquêtes de Ruth Frankenberg¹³ – qui montrent que la plupart des acteurs sociaux, reconnaissant que leur peau est blanche, ne se considèrent pas pour autant comme blancs, et disent que le racisme ne joue et n'a joué aucun rôle dans leur quotidien, dans leur expérience sociale ou dans leur identité. Je mène moi-même une enquête sur ces questions et récemment, une de mes enquêtées déclarait :
- « Cela ne m'a jamais traversé l'esprit que j'étais blanche, même si, effectivement, je ne peux pas nier que je le sois. Mais je ne pourrais pas dire que le racisme soit quelque chose qui m'ait touché. Ces questions-là sont assez loin de moi. »
- 11 Partant des analyses de l'hégémonie blanche dans la culture visuelle, il est important de considérer la manière dont on passe d'une « politique de la représentation » (ce dont parle Stuart Hall dans son article « Nouvelles ethnicités »¹⁴) marquée racialement à une véritable matérialisation de la race. C'est-à-dire qu'il faut se demander comment on passe du terrain culturel, du terrain des représentations, à l'inscription du concept de race dans les rapports sociaux. Il s'agit d'ouvrir la voie vers une compréhension de la façon dont les « écrans blancs » structurent pour les publics les modalités d'identification, de perception de soi ou de compréhension de la différence.
- 12 Dans *Peau noire, masques blancs*¹⁵, Frantz Fanon écrivait que la représentation raciale revient à attacher le Noir à son image, à l'y engluier, et il nomme le processus de racialisation « épidermisation ». Chez Fanon, le concept d'épidermisation désigne le moment où les acteurs sociaux incorporent physiquement et cognitivement les représentations. La question que l'on peut poser avec Fanon et avec les *Critical White Studies* – Fanon est d'ailleurs une grande référence pour les études postcoloniales et pour les *Critical White Studies* – est donc : à quelle forme d'épidermisation sont soumis les corps blancs ? Et comment celle-ci s'articule-t-elle avec l'hégémonie blanche ? Comment celle-ci s'articule-t-elle avec les rapports de pouvoir réels, avec les rapports de privilège et de discrimination ?
- 13 Il y a là un large chantier de recherches possibles sur le rapport entre la politique des représentations, la circulation culturelle du concept de race, et sa matérialisation dans les rapports cognitifs et les rapports sociaux.

NOTES

1. NDIAYE, Pap, *La Condition noire. Essai sur une minorité française*, Paris, Éditions Calman-Lévy, 2008.
2. DU BOIS, William Edward Burghardt (1868-1963). Sociologue et écrivain. Il a milité pour les droits civiques des Noirs aux États-Unis et reçu le Prix international de la paix en 1952.

3. LADNER, Joyce Ann. Auteur, sociologue, activiste pour les droits civiques. Elle a notamment dirigé la publication de l'ouvrage *The Death of White Sociology. Essays on Race and Culture*, Baltimore, Black Classic Press, 1998.
4. BALDWIN, James (1924-1987). L'œuvre de cet auteur est marquée par le thème de la discrimination, raciale ou sexuelle. Il est surtout connu pour *La Conversion*, traduit par Michèle Albaret-Maatsch, Paris, Éditions Rivages, 1999.
5. DU BOIS, W. E. B., « The Souls of White Folks », in ROEDIGER, David R. (dir.), *Black on White : Black Writers on What It Means to Be White*, New York, Schocken Books, 1998, p. 184.
6. MORRISON, Toni. Auteure et universitaire, Prix Nobel de littérature en 1993. Engagée pour la reconnaissance des droits civiques, féministe, son œuvre est consacrée à la communauté noire et met souvent en scène des femmes opprimées.
7. WATKINS, Gloria Jean. A pour nom de plume bell hooks, volontairement écrit en minuscules. Elle enseigne l'anglais au City College de New York. Féministe, ses écrits portent sur le genre, la race, l'enseignement, l'importance des médias dans la culture contemporaine. Elle insiste sur l'interconnexion de ces objets.
8. YANCI, George. Professeur de philosophie à l'université Duquesnes. Entre autres, il s'intéresse aux théories critiques de la race, à la blancheur (notamment sur la question du corps), à la formation de l'identité philosophique des Blancs. Il considère comme déterminant l'apport des voix noires en philosophie.
9. MILLS, Charles. Professeur de philosophie morale et intellectuelle. Il travaille dans le domaine de la philosophie politique et sociale, s'intéressant tout particulièrement aux concepts de classe, de genre et surtout de race.
10. DYER, Richard, *White*, Londres, Routledge, 1997, p. 9.
11. BERGER, Martin A., *Sight Unseen. Whiteness and American Visual Culture*, Berkeley, University of California Press, 2005.
12. BERNARDI, Daniel, *The Persistence of Whiteness : Race and Contemporary Hollywood Cinema*, Londres, Routledge, 2008 ; *Classic Hollywood/Classic Whiteness*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2001 ; *The Birth of Whiteness : Race & the Emergence of U.S. Cinema*, New Brunswick, Rutgers University Press, 1998.
13. FRANKENBERG, Ruth (1957-2007). Sociologue importante du champ britannique des *Critical White Studies*. Son ouvrage le plus cité est *The Social Construction of Whiteness : White Women, Race Matters*, Londres, Routledge, 1993.
14. HALL, Stuart, *Identités et cultures. Politiques des Cultural Studies*, édition établie par CERVULLE, Maxime, traduit par JACQUET, Christophe, Paris, Éditions Amsterdam, 2007, p. 203-213.
15. FANON, Frantz, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Éditions Seuil, 1971, p. 27.

NOTES DE FIN

1. Doctorant en Études culturelles, université de Paris-I – Panthéon-Sorbonne, Centre de recherche images, culture et cognition (CRICC).

Débat

Animé par Jade Lindgaard

- 1 **Jade Lindgaard** : Avant de donner la parole à la salle, je propose que les intervenants répondent aux questions qu'ils se sont adressées les uns aux autres. Pour commencer, Angela
- 2 McRobbie, Éric Macé vous interrogeait dans son intervention sur le moment « *backlash* » que vivrait le Royaume-Uni depuis 2005 et l'attentat, *backlash* qui remettrait en cause la prise de conscience et l'importance culturelle de la question des *new ethnicities*. Est-ce aussi votre sentiment ?
- 3 **Angela McRobbie**¹ : Cette situation de *backlash* au Royaume-Uni se complexifie. On peut la mettre en rapport avec l'intervention de Geneviève Sellier sur le genre et celle de Maxime Cervulle sur l'antiracisme. Le point commun, c'est que les questions posées par les *Cultural Studies* ont été prises pour cible par les politiques néolibérales du blairisme.
- 4 Les étudiants en *Gender Studies* (ça ne s'appelle pas forcément comme ça, mais c'est bien de ça qu'il s'agit), à Goldsmiths, sont pour 80 % des femmes. Ces femmes, qui traversent les évolutions que j'ai décrites et sont engagées dans des carrières professionnelles, veulent comprendre leur situation, les *mass media* et le succès de Bridget Jones. Et tous connaissent le travail de Judith Butler. Mais ce que l'on apprend à l'université est de toute façon désappris, défait, démantibulé hors de l'université. Et ça, c'est un nouveau rapport de force qui s'est instauré et qui participe du *backlash* dont on parle.
- 5 **Jade Lindgaard** : Autre question : Maxime Cervulle distinguait une deuxième génération de *Cultural Studies*. Est-ce qu'on peut distinguer différentes générations ?
- 6 **Éric Macé** : On peut considérer la succession de professeurs et d'étudiants, mais c'est plutôt dans le sens de l'extension des objets et des questionnements qu'il faut raisonner. Et comme l'a dit Éric Maigret tout à l'heure, chaque fois qu'on pense qu'un savoir est stabilisé, qu'un point de vue nouveau a été introduit, s'ouvrent un nouveau chantier et de nouveaux déboîtements. À mon avis, c'est donc plutôt en termes d'extension généralisée du questionnement qu'il faut réfléchir.
- 7 **Maxime Cervulle** : Je parlais justement de seconde génération pour mettre en valeur la transmission entre Stuart Hall et Richard Dyer et le déplacement que le second a opéré

dans la problématisation des objets. Stuart Hall, dans les années quatrevingt, commence à s'interroger sur l'ethnicité anglaise (« *englishness* ») et crée de nombreuses épistémologies nouvelles comme l'épistémologie du positionnement (« *positionality* », « *politics of location* »), et donc au moment où Richard Dyer...

- 8 **Éric Macé** : Cela vient des féministes noires américaines.
- 9 **Maxime Cervulle** : Oui, en partie – mais il y avait aussi sur ces questions une réflexion en Angleterre, avec Hall au CCCS² et Hazel Carby³ dans le champ du féminisme noir. Ce *background* va permettre à Richard Dyer de poser la question de la blanchité. Il va se dire qu'en tant qu'homme blanc, il ne peut pas continuer à travailler sur les images de l'Autre (les images de Noirs, d'Arabes, etc.), mais qu'il doit s'interroger sur la spécificité culturelle de l'identité blanche et de ses représentations.
- 10 **Geneviève Sellier** : J'ajouterai que Richard Dyer est aussi le créateur des *Star Studies*, c'est-à-dire d'un nouveau champ dans les études filmiques, qui construit l'objet « star » comme un lieu conflictuel de l'expression des contradictions sociales. À ce sujet, un de ses livres a été traduit, *Le Starsystème hollywoodien*⁴, et dans ce même livre, je vous recommande vivement le court mais génial essai *Marilyn Monroe et la sexualité*.
- 11 **Éric Macé** : Pour revenir brièvement sur les couleurs de peau, on change de point de vue si l'on considère que les Blancs ne sont pas blancs, mais dépigmentés. On suppose toujours que ce sont ceux qui ne sont pas blancs qui ont quelque chose de moins, mais si l'on renverse ce point de vue, ce sont les Blancs à qui il manque quelque chose. D'ailleurs, dans les récits de l'invasion de l'Amérique du Sud par les Espagnols, les Indiens décrivaient les Blancs comme dépigmentés, c'est-à-dire comme des gens qui n'ont pas de couleur, et qui ne sont pas humains, précisément parce qu'ils n'ont pas de couleur. Ça renverse les évidences.
- 12 **Public** : Vous avez expliqué que poser la question de la minorité visible supposait forcément une énonciation blanche. Mais la question même de la blanchité, comme l'énonçait sans doute M. Macé, est l'expression d'une société à majorité blanche, occidentale, et donc du regard noir d'un blanc (dans tous les sens du terme), ou d'un regard noir dans une société occidentale à majorité blanche. Y a-t-il des études sur la blanchité en tant que minorité visible dans les sociétés africaines ou dans les ghettos noirs américains ? Il ne faudrait pas exclure ces situations, ce serait un comble.
- 13 **Maxime Cervulle** : Il existe de telles études, mais peu, puisque ce champ s'est d'abord développé essentiellement en Angleterre, puis aux États-Unis. Il y a des travaux sur des communautés à dominante noire, mais très peu, du moins avec cet angle spécifique inscrit dans l'histoire des *Cultural Studies* – sauf peut-être en Afrique du Sud, assez perméable à la littérature théorique états-unienne. Les *Critical White Studies* ont pu être très critiquées, à juste raison parfois. Leur regard est intéressant, mais Richard Dyer par exemple, dès les premières pages de *White*, écrit qu'il serait terrible qu'existe un jour une discipline enseignée sous le nom *White Studies* ! Ce champ n'est pas encore très structuré, il n'y a pas d'enseignement de masse aux États-Unis non plus, mais la question se pose de la manière dont on remet au centre l'identité blanche ; c'est-à-dire que finalement, l'Université a toujours enseigné la formation des identités blanches.
- 14 Ce champ d'étude répond aussi à un impératif politique, intervenant à un certain moment de l'histoire intellectuelle en Angleterre et aux États-Unis : la nécessité de construire un savoir fondé sur l'expérience, ce qui est une question extrêmement importante dans les *Cultural Studies*. C'est la question, par exemple, de l'épistémologie

minoritaire. Ainsi, à un certain moment, les femmes, avec la perspective sociale, culturelle et politique que confère la position de femme, produisent un savoir en tant que femmes. Il s'est passé la même chose avec les *Black Studies*, les *Chicano Studies*, les *Disability Studies*, etc. Et les hommes blancs se sont demandés : « Et nous ? » La réponse est venue des féministes noires, de bell hooks⁵ et Toni Morrison⁶ notamment : « Interrogez-vous sur votre propre identité ! » La masculinité est rarement interrogée, l'identité blanche est rarement interrogée, l'hétérosexualité est rarement interrogée, le « validisme » (le fait d'être valide) est rarement interrogé, etc.

- 15 C'est vraiment là un travail propre aux *Cultural Studies* que de déplacer le regard sur de nouveaux objets. Mais il ne faut pas non plus que toute l'attention se porte sur ces lieux hégémoniques.
- 16 **Geneviève Sellier** : Pour compléter ce que vient de dire Maxime Cervulle : dans un premier temps, les études féministes, pour des raisons qu'on peut très bien comprendre, se sont intéressées aux images de femmes produites par le cinéma dominant, qui était un cinéma majoritairement masculin, sinon totalement. C'est seulement après qu'elles se sont intéressées aux cinéastes femmes pour les rendre visibles – d'ailleurs le travail n'est pas fini, et c'est un peu le mien – parce que l'histoire du cinéma les avait systématiquement occultées. Or, ce qui est intéressant, c'est de casser l'idée du masculin comme norme universelle.
- 17 C'est pour cette raison que je préfère « *Gender Studies* » à « études féministes », même si c'est un mot étranger, parce que l'idée est bien de s'interroger sur les normes sexuées que fabrique telle société à telle période. Et parmi les normes sexuées, il y a le masculin et le féminin qui, évidemment, se définissent l'une par rapport à l'autre. Il est donc aussi nécessaire d'interroger les normes du masculin telles que les a produites la culture que les images de la femme. Il faut décentrer le regard pour rendre au masculin sa spécificité, étant entendu que dans notre culture, le masculin reste considéré comme la norme universelle, et que c'est bien ce qu'il faut déconstruire.
- 18 **Éric Macé** : On l'a bien compris, le risque c'est l'essentialisation, la réification de ces objets. Mais le charme malgré tout, l'intérêt, c'est que par ailleurs la réflexivité théorique soit permanente pour éviter ce travers. Prenons un exemple simple, celui des questions de genres. Pour ne réifier ni la féminité ni la masculinité, le concept de technologie de genre, tel qu'il a été proposé par Teresa de Lauretis⁷, est pertinent. Il permet de ne pas penser en termes identitaires, mais de se demander quel est l'ensemble des dispositifs et des technologies – pour reprendre un vocabulaire foucauldien – qui produit les hommes comme hommes. Mais pas les hommes en tant qu'essence ! Les hommes vus comme tels, constitués comme tels. Ou bien les Blancs désignés comme Blancs, les Noirs désignés comme Noirs, etc. Parce qu'à moins de faire une hypothèse naturaliste, les races n'existent pas, et que la différence de sexe n'a pas grand-chose à voir avec les genres.
- 19 Mais quand on a dit ça, il n'en reste pas moins des asymétries, des rapports de pouvoirs qui sont des rapports sociaux, dont il faut bien rendre compte. En tant que chercheurs, nous devons rendre compte de l'ensemble des technologies et dispositifs qui désignent les catégories. Et une fois désignée, qu'est-ce qu'on fait de cette catégorie ? Parce qu'il y a aussi la construction des subjectivités, des individuations. Quand Lilian Thuram dit, à la une de *L'Équipe* : « Je ne suis pas noir », il dit : « Je ne suis pas ce Noir que vous voulez que je sois sous prétexte que je suis un joueur de foot antillais. Je ne suis noir qu'à

partir du moment où je décide d'exprimer moi-même des formes d'ethnicité qui me sont propres et qu'il n'est pas question de négliger. »

- 20 Contrairement à ce que pensait Marx, les moins conscients des rapports de domination et de pouvoir, ce sont les dominants, parce qu'ils ont spontanément le sentiment que ce qu'ils sont est la norme. Les plus mystifiés, ce ne sont donc pas les dominés, et c'est la raison pour laquelle ces derniers se saisissent des outils, des espaces et des modes de réflexivité qu'offrent les *Cultural Studies*, parce qu'elles ont la prétention de travailler sur des objets au cœur de la construction des rapports de pouvoir.
- 21 **Public** : Je voudrais poser une question au sujet de la violence de genre. Mme McRobbie a parlé de la violence masculine sur les jeunes filles, mais elle n'a pas parlé de la violence dont souffrent les hommes violentés par des femmes au sein de leur foyer ou, en cas de séparation, contraints de quitter leur maison, leurs enfants... Cela a ouvert un nouveau champ de recherches autant au Canada, au Québec, qu'en Suède. Quelle est votre réaction ?
- 22 **Angela McRobbie** : Mon intervention portait sur le rétablissement des genres, et je m'interrogeais sur les conséquences de vingt ans de politique néolibérale sur les objets des *Cultural Studies*. Et le sentiment d'agression suppose une situation individualisée qui n'a rien à voir avec les structures extérieures.
- 23 Il y a bien sûr des situations où les femmes deviennent plus violentes, les médias en parlent. La question que vous posez renvoie aux points que j'ai développés dans ma communication : le foyer, la sphère privée, la rue, l'École...
- 24 **Éric Macé** : Que les femmes puissent être violentes n'a rien d'étonnant. Depuis le féminisme s'établit une forme de symétrie dans le domaine professionnel, le domaine des études (les filles sont meilleures que les garçons, y compris dans les études scientifiques), etc. Puisqu'il y a prise d'autonomie et affirmation de soi dans tous les domaines, il n'y a pas de raison de penser que les femmes ne puissent pas cogner, puisqu'elles ne sont pas enfermées dans une féminité normative. S'il y a un répertoire de conduites plus « ouvert » pour tout le monde, il n'y a pas de raisons de penser qu'en situation conjugale où, comme le dit Angela, les choses sont de moins en moins institutionnalisées – les familles ne sont plus des institutions mais des systèmes d'interaction –, la femme ne peut pas devenir violente alors qu'elle est peut-être plus maligne, plus rapide, plus forte. Ce qui serait étonnant, c'est qu'on pense : « C'est bizarre que des filles tapent aussi. » Il n'y a pas de raison pour qu'elles soient moins violentes. D'ailleurs, historiquement, les formes de violences féminines étaient dirigées contre elles-mêmes et contre leurs enfants, et étaient d'une brutalité extrême. Il n'y a pas de raison de penser qu'aujourd'hui, les choses étant ce qu'elles sont, elles ne peuvent pas diriger ces formes de violences aussi contre les hommes. Il faut surtout prendre en compte l'ensemble des transformations et éviter la naturalisation du débat sur la violence.
- 25 **Public** : J'ai peut-être une question de néophyte. C'est la question de la subjectivité du chercheur par rapport aux objets qu'il étudie et de l'adéquation entre la nature sociale, culturelle et économique du chercheur et son objet. On disait tout à l'heure que les femmes s'étaient d'abord lancées dans les questions féministes. Je me demandais comment on gérait cette subjectivité, ou si elle était complètement assumée.
- 26 **Angela McRobbie** : En ce qui concerne mon travail de recherche, je m'intéresse aux rapports entre culture populaire et culture politique. Je regarde aussi les rapports entre

la sociologie et les *Cultural Studies*, mais également l'articulation entre travaux empiriques et lectures plus théoriques (Judith Butler ou Stuart Hall). Et j'essaie simplement de tout combiner.

- 27 Encore un mot. Nous avons en Grande-Bretagne de grandes dettes envers les Français. Nous lisons seulement des écrivains français : Foucault, Latour, Deleuze, Deleuze, encore Deleuze, Bourdieu... Mais nous les lisons de façon hybride.
- 28 **Geneviève Sellier** : J'ajouterai, de façon plus terre à terre, que la question de la subjectivité du chercheur se pose, comme par hasard, depuis que les chercheurs ne sont plus entre membres de l'élite blanche masculine. En un sens, ils étaient réciproquement garants de leur objectivité, puisqu'ils étaient entre eux. C'est donc l'irruption dans les recherches en sciences humaines d'un autre point de vue, d'un point de vue dominé, qui pose la question. C'est une question récurrente : « Mais les études féministes, ce n'est pas objectif ? » Renvoyer cette question à ceux qui la posent – pas à vous bien sûr – fait partie du travail des *Cultural Studies*, pour faire apparaître que la recherche traditionnelle est traversée par diverses formes de subjectivité, subjectivités personnelles et déterminées socialement, qui conditionnent le choix de tel objet d'étude et de telle approche. Pour faire apparaître, donc, qu'on est dans un système hiérarchique de valeurs, selon lequel certaines approches et certains objets sont considérés objectifs ou normaux et d'autres, parce qu'ils émergent à partir d'un point de vue de dominés, sont renvoyés à la subjectivité des dominés. Il y a donc un travail constant, mais il nous force à être d'autant plus rigoureux, ce qui n'est pas une mauvaise chose. Toutefois, il faut bien être conscient du lieu d'où se pose ce type de questions.
- 29 **Éric Macé** : Je ferai un raisonnement en deux temps. Le premier temps, c'est ce qu'on appelle les *standpoint epistemologies*, les épistémologies situées. Elles permettent l'irruption, dans le domaine des sciences sociales, d'objets qui n'étaient pas encore jugés problématiques. Cela a des effets de transformation profonds. Ainsi, si la question du genre n'avait pas été portée par le mouvement féministe, jamais elle ne serait devenue ce qu'elle est aujourd'hui. De même pour les questions d'ethnicité. Et pour les problématiques internes, pareil. Prenez les questions du féminisme noir américain : elles seules pouvaient les poser, partant de l'expérience qu'elles avaient de l'intersection de ces dominations. Dans ce cas, la subjectivité est justifiée car productive.
- 30 La limite de ce raisonnement – c'est le deuxième temps –, ce serait que sous prétexte qu'on n'est pas lesbienne, on ne peut pas travailler sur les identités de genre lesbiennes, etc. Ce qui entre en contradiction avec le projet proprement scientifique des sciences sociales. Dans un deuxième temps, il faut donc introduire, en termes de catégories d'analyse, de méthodes de travail, de construction de terrain, de vigilance épistémologique, tout ce qui permet à un bon chercheur professionnel de produire de la connaissance sur d'autres expériences que les siennes. Et je dis cela en tant que « vu comme Blanc, masculin, supposé hétéro, etc. » !
- 31 **Jade Lindgaard** : Personne ne veut intervenir dans la salle, j'en profite pour poser une autre question. Éric Macé, vous pointiez tout à l'heure un élément chronologique : pour vous, on serait, aujourd'hui en France, à un moment « hallien », à un moment d'inversion du rapport à la question des *new ethnicities*, des « nouvelles ethnicités ». Et il y avait comme une contradiction, comme un décalage en tout cas, entre cette idée et la perception de Geneviève Sellier à propos des *Gender Studies*, plus sombre, comme si

quelque chose restait noué, coincé, bloqué. Est-ce que ce sont deux temps différents ? ou est-ce une situation partagée où l'un peut tirer l'autre ? Comment envisagez-vous le moment que nous vivons ?

- 32 **Geneviève Sellier** : Je pense qu'Éric est dans un environnement scientifique où le bouillonnement est plus grand que dans le mien. Un élément que je n'ai pas abordé, très contraignant dans l'Université française, c'est les forteresses disciplinaires, quasiment infranchissables, y compris à travers les processus de qualification, enfin ces histoires de section, CNU, le machin... dans lesquels nous sommes tous prisonniers dès que nous travaillons dans l'Université française. C'est l'une des causes qui nous empêchent de faire fructifier les *Cultural Studies* et les *Gender Studies*. C'est un obstacle objectif ! Dans les disciplines qui ont su conquérir de vastes domaines, comme la sociologie ou l'histoire, cela se ressent moins que dans des disciplines « universitairement construites » de façon très étroite, comme le cinéma qui, comme vous le savez, fait partie de la dix-huitième section, « Art et esthétique »... Ça craint ! Et malheureusement, c'est infranchissable. En termes de cursus aussi, puisque le type de département dans lequel quelqu'un comme moi enseigne, c'est « Arts du spectacle »... Ça craint aussi ! Donc, le paysage un peu déprimant que je m'excuse de vous avoir dépeint est lié au fait que je suis beaucoup plus enfermée institutionnellement que ne peut l'être Éric. D'ailleurs, il faut prendre cette organisation disciplinaire au sens de Foucault : ce sont des prisons, des prisons caractéristiques de l'Université française et qui n'ont pas d'équivalent dans l'Université anglo-saxonne.
- 33 **Éric Macé** : Peut-être faut-il être gramscien : il y a des fronts qui avancent, d'autres qui reculent, certains qui se reconfigurent, qui font se déplacer des choses. Il me semble qu'à la fois dans le domaine académique et dans le domaine politique, on peut exactement dire cela, qu'il y a des choses qui avancent et d'autres qui reculent... Et parfois, c'est pire que ça. On a l'impression que les choses avancent mais, en réalité, elles sont reformulées de manière tout aussi hégémonique. Comme le disait Angela McRobbie tout à l'heure, le *girl power* pouvait être émancipateur à un moment donné, mais il y a eu un déplacement d'hégémonie, déplacement extrêmement puissant puisque l'hégémonie n'est plus vécue comme telle. Voilà pour le domaine politique. Et dans le domaine académique, pour vous rassurer, en ce moment, il y a une telle incertitude dans l'Université française qu'au fond, on peut pratiquement tout faire pourvu qu'on saisisse les opportunités, tellement les disciplines sont ruinées, tellement les universités de lettres et sciences humaines sont désaffectées. Donc, si l'on veut remobiliser les *libido sciendi*, il va bien falloir qu'on fasse des offres transgressives par rapport aux vieilles frontières disciplinaires, qui sont en train de couler mais ne le savent pas encore.
- 34 **Geneviève Sellier** : Restons sur ce mot optimiste.
- 35 **Public** : En tant que professionnel de la culture et de l'éducation populaire, j'ai trouvé dans les *Cultural Studies* et dans vos discussions des perspectives d'action concrètes dans le social, la politique et l'éducation. Il serait intéressant de penser l'articulation de la production académique et de sa transposition dans l'action sociale. Une anecdote à ce propos, concernant ce qui s'est passé dans les Antilles. Dans le milieu de l'action culturelle, d'un seul coup, il y a eu plein de gens très enthousiastes, et parce qu'on est toujours très politisé, moi qui travaille en partenariat avec l'Institut du Tout-Monde d'Édouard Glissant, j'en ai fait état à mon Conseil d'administration. On m'a répondu : « C'est formidable, tu as raison, ce qui se passe aux Antilles, ça dépasse les Antilles. » Et

dans une perspective que je pense être « *Cultural Studies* », j'ai dit : « Non, ça ne dépasse pas les Antilles » parce que j'y voyais une tentative de réappropriation, « ce sont les Antilles qui nous dépassent. » Cela nous oblige à repenser des choses qu'on n'aurait pas repensées autrement. Pour moi, penser une traduction en termes d'action sur le terrain, c'est aussi un enjeu.

NOTES

1. Lors du débat, les propos d'Angela McRobbie ont été traduits par Jade Lindgaard.
2. *Centre for Contemporary Cultural Studies* de Birmingham.
3. CARBY, Hazel. Britannique, professeur d'*African American Studies* et *American Studies* à l'université de Yale. Pionnière dans le champ du féminisme noir avec *Reconstructing Womanhood : The Emergence of the Afro-American Woman Novelist*, New York, Oxford University Press, 1987.
4. DYER, Richard, *Le Star-système hollywoodien*, suivi de *Marilyn Monroe et la sexualité*, traduit par NACCACHE Jacqueline, MEININGER Sylvestre, BURCH, Noël, Paris, L'Harmattan, 2004.
5. WATKINS, Gloria Jean. A pour nom de plume bell hooks, volontairement écrit en minuscules. Elle enseigne l'anglais au City College de New York. Féministe, ses écrits portent sur le genre, la race, l'enseignement, l'importance des médias dans la culture contemporaine. Elle insiste sur l'interconnexion de ces objets.
6. MORRISON, Toni. Auteure et universitaire, Prix Nobel de littérature en 1993. Engagée pour la reconnaissance des droits civiques, féministe, son œuvre est consacrée à la communauté noire et met souvent en scène des femmes opprimées.
7. DE LAURETIS, Teresa. Italienne à l'université de Californie, Santa Cruz, elle y enseigne l'histoire de la conscience. Elle a enseigné l'italien, la littérature comparée, les théories filmiques, les *Women* et *Gender Studies*, les théories psychanalytiques ou encore la sémiotique. L'interdisciplinarité fonde ses recherches, traversées par une réflexion sur le sujet genré.